

LA 5

MORTE VIVANTE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Par M. CAIGNIEZ. K

Musique de M. LEBLANC, et Ballet de M. HULIN,

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de la Gatté, le 19 Juin 1813.*



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Duc D'OFELDEN,	M. Ferdinand.
ROSEMONDE, fille du Duc.	Mlle. Hugins.
Le Comte D'ALDORF, futur époux de Rosemonde.	M. Lafargue.
La Baronne de HOLSEIM, amie de Rosemonde.	Mlle. Bourgeois.
MILDER, premier écuyer du Duc, amant secret de Rose- monde.	M. Darcourt.
Le Docteur SPAVENTI,	M. Basnage.
RUDALL, aubergiste.	M. Tautin.
FRANK, homme de confiance de la Baronne.	M. Solomé.
Une vieille Bohémienne.	Mad. Clément.
FRITZ, valet-de-chambre et con- fident du Comte.	M. Michot.
LUCIE, première dame de Ro- semonde.	Mlle. Révalard.
Un Paysan parlant.	
Dames et Seigneurs, voisins d'Ofelden. Villageois et Villageoises. Gens du Duc, du Comte et de la Ba- ronne.	

La Scène est au château d'Ofelden dans les deux premiers actes, et à quelques lieues de là, sur la route de Holseim, au troisième acte.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la Décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 14 mai 1813.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Paris le 14 mai 1813.

Le Préfet de Police, Baron PASQUIER.

LA MORTE VIVANTE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un jardin disposé pour une fête. Dans le fond, une terrasse d'où l'on descend sur la scène par un escalier à double rampe, garnie de pots de fleurs à chaque marche. Sur la terrasse à droite on aperçoit une aile du château et à gauche la perspective d'une autre partie du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LE DOCTEUR.

LA BARONNE

Docteur Spaventi, vos scrupules viennent trop tard.

LE DOCTEUR

Pardonnez, madame la Baronne, ma z' ai réfléssi qu'oune affaire di quouest' importance...

LA BARONNE

Est juste et raisonnable. Il s'agit d'empêcher le plus grand des malheurs pour l'aimable Rosemonde, ma jeune et sensible amie, celui d'éouser le comte d'Aldorf, qui ne tarderait pas à la traiter comme sa première épouse, si douce, si vertueuse, et qui cependant est morte victime du caractère affreux et des vices de ce barbare; c'est un sort tout semblable qui menace ma chère Rosemonde.

LE DOCTEUR

Oui, madame, zò conçois qué la povéretta est grandement à plaindre, ma...

LA BARONNE

Le duc d'Ofelden, son père, homme probe, à la vérité, mais dur, inflexible et n'ayant jamais cru qu'on put être sensible à autre chose dans le monde qu'à la gloire de ses ancêtres, et à l'illustration de sa famille, le Duc a résolu ce mariage. C'est aujourd'hui même, vous le savez, que le contrat se signe, et ces apprêts de fête que vous voyez, sont pour célébrer cet odieux hymen.

LE DOCTEUR

C'est qué cé diavle de Comte est si écessivement riche...

LA BARONNE

Oui, mais on l'a jadis soupçonné d'avoir employé pour le devenir un moyen bien étrange.

LE DOCTEUR

Comment donc ?

LA BARONNE

Le feu comte d'Aldorf, frère aîné de celui-ci, et chef de son illustre maison, avait un fils unique. Cet enfant, à peine âgé de trois ans, disparut un jour. Toutes les recherches ont été vaines, et son malheureux père finit par demeurer convaincu que son fils avait cessé d'exister. Cette conviction fit que plusieurs années après, se voyant sur le point d'expirer, il institua son frère seul héritier de son titre et de tous ses biens.

LE DOCTEUR

Et si lo pétit revenait ouu beau matin per dire : mé voila ! zo crois que lo cher oncle ..

LA BARONNE

Le cher oncle n'a pas cette inquiétude ; car s'il faut en croire les bruits qui ont couru dans le tems, le pauvre enfant...

LE DOCTEUR

Oh dio ! mi faté frémir !

LA BARONNE

Et voilà l'époux que Rosemonde serait forcée d'accepter ! son horreur pour lui est si grande, que tant qu'a duré cette fièvre mortelle à laquelle elle vient d'échapper, je l'ai entendue vingt fois se féliciter de ses souffrances, qui suspendaient au moins les persécutions de son père au sujet de ce mariage.

LE DOCTEUR

Avouez, madame la Baronne, qué sans lo dottor Spaventi, la princesse Rosemonde était perdoue. Souvénez-vous qué c'est dans lo moment lo piou critique que zo mé sous écrié : zo la gouarirai ! et zo l'ai gouarita.

LA BARONNE

Oui, Docteur, vous ou la nature, il n'importe.

LE DOCTEUR

La natura ! grandissime error, Madama. La natoura avait dit : meurs, Mais lo dottor a répondu : viva ! et vi v. ulez à présent qué zo détronize mon ouvraze, per favoriser lo prozet lo piou bisarre qué tête humaine ait zamais conçou ! qué pour éviter ouu ma-

riaze qui loui déplaît, zo donne à ma belle convalescente ouna potion qui la fasse passer per morte.

LA BARONNE

C'est le seul moyen de l'empêcher de mourir en effet. Oui, docteur, si vous refusez de servir son projet, ce sera sa mort véritable que vous aurez à vous reprocher sans cesse. Je la connais et je suis certaine que le poison, ou quelqu'autre moyen plus violent encore...

LE DOCTEUR

Ah! Madama, qué lo ciel mi préserve... cependant zo pense qué cé sara toujours priver mousou le Douc dé sa fille, et...

LA BARONNE

Mérite-t-il de la conserver ? lui qui n'a point été touché de ses larmes et de son désespoir, lui que le danger même de la perdre n'a pu faire changer de résolution ; est-ce là le père que nous devons craindre d'affliger.

LE DOCTEUR

Zo conviens qué c'est pioutôt oun tiran qu'oun père. Ma que prétend fare Rosemonde quand zo l'aurai touéé ?

LA BARONNE

Vous devez bien penser qu'en faisant usage d'un moyen aussi extraordinaire, ma malheureuse amie en a prévü toutes les conséquences. Elle sait qu'au lieu de cette brillante et belle princesse qui faisait l'ornement du fastueux château d'Ofelden, il n'existera plus qu'une jeune et charmante fille de condition obscure, qui embellira de sa présence un asyle ignoré, mais tranquille, où l'amitié discrète aura seule le privilège de pénétrer quelquefois.

LE DOCTEUR

Oui, oui, l'amitié et pot-être bien aussi lo petit dio d'amor qui aura millior composition dé la charmante fille di condition oscoure que de la brillante et belle princesse.

LA BARONNE

Vos suppositions, docteur, sont un peu...

LE DOCTEUR

Pas tant souppositions, madama ; eh, eh, eh!... cé bel écouyer di mousou lo douc, lo jouné et galant Milder...

LA BARONNE

Milder ! y pensez-vous ? ce jeune homme est sans nom, sans fortune, ne dit-on pas qu'il a été recueilli tout enfant par la charité de pauvres paysans d'un village de Westphalie ? on ajoute, il est vrai, qu'il a été élevé avec soin par le pasteur du lieu, qu'ensuite devenu soldat, sa bonne conduite et sa bravoure l'ont fait remarquer du Duc qui se l'est attaché. Mais cela suffit-il pour qu'il ose lever les yeux jusqu'à la fille du puissant duc d'Ofelden, issu de princes souverains, prince lui-même et seigneur suzerain de plusieurs grands et nobles vassaux. Mais laissons là Milder et vos singulières idées sur son compte, revenons à ce que vous nous aviez promis.

LE DOCTEUR

Oui, madame la Baronne, z'ai promis, ma...

LA BARONNE

C'est même d'accord avec vous que Rosemonde a feint depuis quelques jours de fréquentes indispositions, qu'elle vient encore d'en feindre une plus forte pour se dispenser de paraître au dîner, et vous venez maintenant nous parler de vos scrupules ; déjà sur la foi de votre parole, nous avons pris toutes les mesures qui peuvent assurer le succès de notre entreprise. J'ai fait faire une copie de ce buste de Rosemonde qui ressemble si parfaitement à son charmant modèle. Aussitôt que vous aurez déclaré publiquement que Rosemonde a cessé de vivre, le reste me regarde. Avec le secours de Lucie, l'une des femmes de la princesse, dont la discrétion est sûre, je saurai placer avec art sur le lit funèbre le simulacre qui doit tromper tous les yeux.

LE DOCTEUR

Ma si lo coup manque enfin et qué celle qué z'aurai dit morte si retrouve vivante...

LA BARONNE

Vous vous serez trompé, voilà tout.

LE DOCTEUR

Voilà tout ! per il grandé Hypocrata ! n'est-cé rien qué di laisser présoumer que lo dottor Spaventi a pou prendre ouun vivant pour ouun mort, quand cette bevoue loui est aussi impossible qu'à vous, Madama, di prendre ouun mort pour ouun vivant ?

LA BARONNE

Vous vous serez trompé, vous dis-je. Le grand malheur en vérité ! comme si ces messieurs ne se trompaient jamais.

LE DOCTEUR

Madama...

LA BARONNE

Allons, décidez-vous, docteur, les momens sont précieux. Voulez-vous nous servir, oui ou non ? notre faveur ou notre ressentiment, choisissez.

LE DOCTEUR, *vivement.*

Vostro favor, Madama, vostro favor. Z'espose ma réputation, zo fais ouna grande imprudence : per né pas dire piou, ma lo moyen di résister aux sédoutions d'ouna belle.

LA BARONNE

Ah ! docteur, qu'on a de peine à vous rendre raisonnable, quand après tout l'on n'exige de votre complaisance...

LE DOCTEUR

Qué de touer la princesse sans la fare morir. Bagatelle selon vous. Allons, Madama, zo la touerai. Zo vas donc préparer la potion léthargique, qui doit suspendre en elle toute fontion vitale.

LA BARONNE

Vous m'assurez que ce breuvage produira l'effet que nous en attendons ?

LE DOCTEUR

Zo vous lo garantis, Madama. Quatre ou cinq hore après qu'elle sera morté, vi la verrez révenir en aussi bonne santé qu'auparavant.

LA BARONNE

Je vous remercie, docteur .. Mais séparons nous, j'aperçois venir le comte. Tenez vous prêt à paraître quand il en sera tems.

(Elle sort.)

LE DOCTEUR

Qui, madama. *(à lui-même.)* On a raison de dire que cé que vouol ouna femme, dio lo vouol aussi. *(Il va pour sortir.)*

SCÈNE II.

FRITZ, LE COMTE, LE DOCTEUR.

LE COMTE

Un moment de grâce, docteur Spaventi.

LE DOCTEUR, *s'arrêtant.*

Monsou lo comte...

LE COMTE

J'espère que l'indisposition qui nous a privés à table, de la présence de la princesse, n'aura pas de suites fâcheuses. Comment se trouve-t-elle maintenant ?

LE DOCTEUR

Oun po mio, signor, quu po mio. Cependant zo né vi cassé pas que lo mal prenait sans moi ouu carattère d'irritation qui pouvait devenir molt inquietant. Ma zo la gouarirai, signor, et perqué ? c'est que zo connais son mal. *(à part.)* Zoconnais son mal.

LE COMTE

Il suffit, docteur.

LE DOCTEUR, *en sortant.*

Poveretta, poveretta Rosamonde !

SCÈNE III.

FRITZ, LE COMTE.

LE COMTE

Quoiqu'en dise le docteur, je ne crains plus maintenant pour la santé de Rosemonde. Cette nonchalance de sa démarche, effet naturel d'un reste de faiblesse qu'elle nous exagère peut-être, n'a plus rien qui m'allarme. Il n'y a pas jusqu'à cette pâleur de la convalescence, où recommence à briller la nuance légère du plus pur incarnat, qui ne soit à mes yeux un charme de plus.

FRITZ

Je vois, seigneur, que vous en êtes véritablement épris.

LE COMTE.

Oui, je te l'avoue, mon cher Fritz. Pourquoi faut-il qu'elle ait le cœur prevenu pour un autre ? Oui, j'ai trop lieu de croire que l'insolent Milder n'en est pas vu avec indifférence.

FRITZ

Ils ne se parlent jamais.

LE COMTE

Mais leurs regards se rencontrent sans cesse. J'en ai parlé au duc qui, pour me complaire, m'a promis de renvoyer ce jeune homme, et bientôt je serai délivré de son humiliante rivalité.

FRITZ

J'ai peine à me persuader qu'un petit écuyer, sans parens, sans fortune, eût osé lever les yeux sur la fille de son bienfaiteur.

LE COMTE

Pourquoi pas, si la fille de son bienfaiteur a baissé les siens jusqu'à lui ?

FRITZ

Si vous le croyez ainsi, seigneur, pourquoi persister à vouloir l'épouser ?

LE COMTE

La naissance, les grands biens du duc d'Ofelden, le rang qu'il tient à la cour de notre souverain, tout rend pour moi cette union de la plus haute importance.

FRITZ

Avec le rang et les richesses dont vous brillez vous-même, il me semble que vous pouviez trouver ailleurs...

LE COMTE

D'accord ; mais comme une plus belle occasion ne pouvait s'offrir, j'ai dû la saisir avec empressement. Il m'importe plus que tu ne le crois de me ménager un solide appui. Qui peut prévoir les événemens ? ai-je la certitude que mon neveu, le seul enfant de mon frère aîné, n'existe plus ?

FRITZ

Que dites-vous, M. le comte ? comment, après vingt années bientôt du plus profond silence, une pareille crainte peut-elle encore vous troubler ? ce coquin de Rudall, qui vous a servi si bien, n'était pas homme à faire les choses à demi. Ne vous a-t-il pas rapporté une preuve sanglante qu'il avait complètement rempli vos intentions ?

LE COMTE

Oui, j'ai tort sans doute d'avoir encore cette crainte. Cependant serait-il impossible que Rudall cédant à la pitié et ne frappant qu'un coup mal assuré...

FRITZ

Silence, seigneur, M. le duc vient à vous.

(Fritz s'éloigne.)

SCENE IV.

LE DUC, LE COMTE.

LE DUC

Mon cher comte, le contrat est tout prêt, on n'attend plus que vous et ma fille pour la signature.

LE COMTE

J'espère, M. le duc, que rien désormais ne retardera plus mon bonheur. Je viens d'interroger le docteur sur l'indisposition de la princesse, il m'a parfaitement rassuré. Mais où est-elle donc en ce moment ?

LE DUC

On l'a vue descendre au jardin et je la cherche. Je vous annonce, M. le comte, que Milder nous quitte décidément. Quoique je ne puisse me persuader qu'il fut aussi dangereux que vous le supposiez, j'étais déterminé à vous complaire, lorsqu'il est venu tantôt m'éviter l'embarras de lui notifier son congé. Il m'en a demandé lui-même.

LE COMTE

Si j'avais pu prévoir, seigneur, que votre complaisance dût vous coûter le moindre regret...

LE DUC

N'en parlons plus, le jeune homme n'y perdra rien ; de loin comme de près, il pourra toujours compter sur mes bons offices. Mais j'aperçois ma fille avec sa bonne amie, la baronne de Holseim.

LE COMTE

Elle paraît craindre de s'approcher, hésiterait-elle encore ?...

LE DUC

Non, M. le comte, soyez sans inquiétude, j'ai sa parole. Allez nous attendre dans mon cabinet, nous allons vous y rejoindre.
(*Le comte s'éloigne.*)

SCENE V.

LE DUC, ROSEMONDE, LA BARONNE.

LE DUC, *froidement.*

Ma fille, je vous cherchais. Tout le monde attend pour la fête que j'ai ordonnée. Mais avant qu'elle commence, venez signer, tout est prêt, suivez-moi.

ROSEMONDE, *tremblante.*

Mon père... (*s'appuyant sur la baronne.*) Ah ! ma chère Emilie !

LE DUC

Qu'est-ce donc, Rosemonde ?

La morte.

LA BARONNE

Seigneur, après l'état de souffrance qui l'a forcée de vous quitter tantôt, ma trop sensible amie avait lieu d'espérer, en reparaisant à vos yeux, qu'une faible marque de votre inquiétude sur sa santé aurait au moins précédé l'ordre que vous lui donnez.

LE DUC

Ma fille doit présumer que je me suis informé d'elle, et qu'on avait déjà pris soin de me rassurer sur les suites de son indisposition. Allons, ma fille, les momens sont précieux, il faut.

ROSEMONDE, *timidement.*

Mon père...

LE DUC

Vous balancez!

ROSEMONDE

Mon père, j'ai promis de vous obéir et je vous obéirai, mais si la pitié pouvait trouver accès dans votre ame...

LE DUC

Une folle pitié ne m'aveuglera pas sur vos vrais intérêts; cette alliance importe au repos de ma vieillesse, je n'ai point de fils, par conséquent point de protecteur pour vous, quand je ne serai plus. Le comte d'Aldorf vous convient par son rang, par sa fortune et par l'amour que vous lui avez inspiré. Mais une injuste prévention vous égare.

ROSEMONDE

Vous appelez prévention, mon père, l'horreur que m'inspire un homme qui fut jadis accusé d'avoir été l'assassin de son neveu.

LE DUC.

C'était une affreuse calomnie. Le comte l'a méprisée.

LA BARONNE

Il eût mieux fait d'y répondre peut-être. Pour mépriser la calomnie, il faut être irréprochable.

LE DUC

Et qu'a-t-on encore à reprocher au comte?

ROSEMONDE.

Son caractère, ses vices odieux, le dérèglement de ses mœurs, tout ce qui a fait le supplice et a causé la mort de sa première épouse. Et quand cet homme barbare demande une nouvelle victime, c'est votre enfant que vous allez lui livrer!

LE DUC, *d'un air courroucé.*

Ma fille!

ROSEMONDE

Pardonnez, mon père, il n'est encore permis de le qualifier comme il le mérite, il n'est point encore mon époux.

LE DUC

Il le sera demain.

ROSEMONDE

Demain je garderai le silence.

LE DUC

Le comte n'est point tel qu'on vous l'a dépeint ; il a des ennemis et vous devez savoir que souvent la haine invente, et toujours exagère. Le comte a pu, dans la fougue de la jeunesse, se porter à des excès blamables, mais l'âge a mûri son caractère, et je ne doute pas qu'il ne possède aujourd'hui toutes les qualités qui peuvent rendre une épouse heureuse.

ROSEMONDE

Heureuse, grand dieu ! ah ! mon père, ne vous apprêtez pas un repentir trop tardif. M'ordonner d'accepter la main du comte, c'est ordonner ma mort.

LE DUC

Je ne crois point au danger dont vous cherchez à effrayer ma tendresse ; mais prenez garde que je ne vous soupçonne un motif étranger à ce que vous affectez de croire du caractère et des mœurs du comte. Juste ciel ! s'il était vrai, comme on me l'a fait entendre, qu'un indigne amour...

ROSEMONDE

Que dites-vous, seigneur ? ma haine pour le comte est mon seul motif. Rompez cet hymen odieux et, j'en prends le ciel à témoin, vous ne me verrez jamais faire un choix que vous n'ayez approuvé vous-même.

LE DUC

Quels discours ! auriez-vous formé le dessein de vous opposer encore à ma volonté.

ROSEMONDE, avec une ironie amère.

Moi, mon père ! non, non, vous m'avez appris ce qu'il en coûte d'oser vous résister.

LE DUC

Cessons donc, Rosemonde, une discussion qui m'irrite et m'offense. Mais je me plaindrais à tort ; après avoir reçu votre parole, je ne devais pas même vous écouter, car vous n'aviez plus rien à me dire. Venez.

ROSEMONDE, à la baronne.

Ah ! ma chère Emilie, ma destinée est donc irrévocablement arrêtée ! il me faut renoncer pour toujours...

(Elle paraît prête à défaillir.)

LA BARONNE, la soutenant.

Ma tendre amie !

LE DUC, avec empressement.

Qu'est-ce donc ma fille ?

ROSEMONDE, faiblement.

Pourquoi faire attention, mon père... ce ne sera rien. Je vais vous suivre, mais mon trouble en ce moment serait peut-être peu convenable, le comte pourrait même le trouver offensant. Laissez-moi reprendre le calme que mon devoir exige et je m'empresserai de vous rejoindre. Déjà mes forces reviennent, je ne vous ferai pas long-tems attendre.

Eh bien , je vous laisse. Mais n'oubliez pas que le comte brûle d'impatience et qu'il pourrait s'étonner d'un trop long retard.

SCENE VI.

ROSEMONDE, LA BARONNE.

ROSEMONDE

Allons, il ne veut pas que je me repente du parti extrême que sa rigueur me force de prendre. Eh bien, j'y suis résolue, un trépas supposé va me rendre libre. Je sais qu'il va me coûter mon nom, mes richesses, tout l'éclat d'une naissance illustre. Mais que m'importe? ces biens que le monde envie, ne font point le bonheur. Je le trouverai peut-être dans cette obscurité qui va devenir mon partage.

LA BARONNE

Et, je l'espère, dans l'amour d'un époux de votre choix.

ROSEMONDE, *soupirant.*

D'un époux!

LA BARONNE

Sans doute; votre rang ne sera plus un obstacle...

ROSEMONDE

Je te comprends; tu veux me parler de Milder. Mais chassons cette idée. Si un événement qu'on ne peut prévoir, trahissait un jour le secret de mon existence; et qu'on me retrouvât l'épouse de Milder, juste ciel! que dirait mon père? que penseraient de moi ma famille et le monde entier? ne m'accuserait-on pas de n'avoir fui un hymen odieux, que pour suivre un amant? non, non, je serai morte aussi pour Milder, qu'il ignore à jamais que dans un coin de l'univers son souvenir fait battre encore le cœur de Rosemonde.

LA BARONNE

Combien en ce cas je plains ce malheureux jeune homme!

ROSEMONDE

Tu crois donc qu'il m'aime.

LA BARONNE

Je ne puis en douter. Son respectueux silence n'en impose pas à ma pénétration.

ROSEMONDE

Tu pourrais te tromper.

LA BARONNE

Voulez-vous que je m'en assure?

ROSEMONDE

Eh, qu'ai-je besoin de savoir... non, je te défends de l'interroger; ou si tu découvres qu'il m'aime véritablement, ne m'en parle pas, ne me fais pas éprouver le tourment de sentir que je pourrais être heureuse et que le devoir me le défend. Allons signer.

LA BARONNE

Voyez donc, madame... Milder qui vient par cette allée...

ROSEMONDE.

Évitons sa rencontre. Ne me suis-tu pas, Emilie ?

LA BARONNE.

A quoi bon ? je n'ai rien à signer, moi. Mais je vais vous accompagner jusqu'au château. (*à part*) J'aurais cependant bien envie de parler à Milder.

Rosemonde et la baronne montent sur la terrasse. Elles s'éloignent lentement, tandis que Milder entre parle bas. Il aperçoit Rosemonde qui se retourne pour le regarder ; il la salue respectueusement : elle lui rend son salut et achève de sortir.

SCÈNE VII.

MILDER, seul, une lettre à la main.

Elle a daigné fixer encore une fois son attention sur moi. Mais quelle est donc ma folie ? comment un amour sans espérance a-t-il pu naître dans mon cœur ? (*regardant la lettre.*) voilà cette réponse du respectable pasteur à qui je dois tous les soins d'un instituteur et d'un père. Comme il détruit d'un mot toutes les illusions dont je me plaisais à me bercer ! ne pouvant abaisser Rosemonde jusqu'à moi, je cherchais à m'élever jusqu'à elle, j'allais jusqu'à supposer que le voile qui couvre ma naissance, venant à s'écartier tout-à-coup, me la montrait illustre, brillante et digne de la princesse. Adieu, séduisante chimère, la triste vérité te fait évanouir. Relisons. (*il lit.*) « Plus les années s'écoulent, mon cher Milder, » moins il devient présumable que vous puissiez jamais découvrir » les auteurs de vos jours. Le vieux Milder, votre père adoptif, » n'a pu que me répéter qu'il vous avait reçu il y a dix-neuf ans, » des mains de Bohémiens qui passaient, et que ces Bohémiens lui » avaient dit vous avoir trouvé quelques mois auparavant, ex- » posé nud, au pied d'un arbre, dans la forêt d'Eigenbach. » Vous lui parutes, dit-il, avoir de trois à quatre ans à cette » époque. » (*à lui-même.*) de trois à quatre ans ! et je ne puis me rappeler... mais que me servirait à présent d'en apprendre davantage ? n'est-ce pas demain que Rosemonde épouse le Comte ? n'est-ce pas demain que son père la sacrifie ? ces apprêts de fête.. Ah ! demain j'aurai quitté ce château, mes yeux ne seront pas témoins... Madame la Baronne, évitons sa présence. (*il va pour sortir, la Baronne l'arrête.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, MILDER.

LA BARONNE.

Monsieur Milder me paraît bien préoccupé.

MILDER.

Madame... puis-je, à la veille de quitter des lieux où j'ai passé de si doux momens, ne pas éprouver...

LA BARONNE.

Vous partez ?

MILDER.

Demain, madame.

LA BARONNE.

Demain ! quel motif a pu vous inspirer cette subite résolution.

MILDER.

J'ai mille raisons madame, de fuir à jamais ce château.

LA BARONNE.

C'est beaucoup, serait-il indiscret de vous prier de m'en dire une au moins.

MILDER.

N'y eut-il que celle d'avoir le malheur de déplaire à M. le Comte d'Aldorf..

LA BARONNE.

Au futur époux de la princesse ? je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous lui plaisiez, ainsi il me faut une autre raison que celle-là.

MILDER.

Celle-là me suffit et je n'en ai point d'autre.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, vous en aviez mille, tout à l'heure ; par exemple, ce n'est probablement point sans cause que vous déplaitez si fort au comte ; quelle peut elle être, selon vous ?

MILDER.

En vérité, madame, je l'ignore.

LA BARONNE.

Allons, soyez sincère ; vous croyez que le comte est jaloux.

MILDER.

Que dites-vous, Madame ? le comte, au sein des grandeurs, de l'opulence, à la veille de jouir du bonheur le plus grand auquel un mortel puisse prétendre, serait jaloux d'un malheureux...

LA BARONNE.

Dont les regards lui paraissent trop souvent fixés sur cet objet du bonheur le plus grand auquel un mortel puisse prétendre. Je me sers de vos expressions.

MILDER.

Le comte a tort, Madame, car je n'ai jamais pu oublier un instant l'immense intervalle qui me sépare de la fille du duc d'Ofelden.

LA BARONNE.

Serait-ce donc une chose si étonnante qu'une pareille distraction ? la beauté frappe tous les yeux, et en dépit du respect qu'un haut rang inspire, des charmes tels que ceux de Rosemonde ont toujours une séduction dont un cœur sensible se défend difficilement. Me ferez-vous croire que ce n'est pas sans de fortes raisons

que vous voulez partir ainsi , à la veille des fêtes brillantes qui vont se succéder à l'occasion du mariage de la princesse.

MILDER

Quel mariage, juste ciel.

LA BARONNE, à part.

Fort bien. (*haut.*) je croyais que cet événement vous était tout-à-fait indifférent.

MILDER, vivement.

Indifférent! (*se contraignant.*) Oui .. oui sans doute, Madame ; mais qui pourrait ne pas plaindre l'intéressante victime de l'autorité d'un père inhumain ?

LA BARONNE, à part

Il ne dira rien. (*haut.*) Eh mais, vous ne ménagez guère M. le Duc. Cependant j'aime à vous voir cet excès de sensibilité, j'approuve votre départ. Mais j'espère, monsieur, que vous ne partirez pas sans venir m'offrir vos services et me faire vos adieux.

MILDER

Mais c'est à la pointe du jour que je pars. Je ne veux pas être témoin...

LA BARONNE.

Du mariage, je le sais. Rassurez-vous, vous ne le verrez pas.

MILDER

Comment, Madame !

LA BARONNE

Vous aurez le tems de vous éloigner avant qu'il ait lieu. Ne vous pressez donc pas trop. Un jeune homme qui voyage à besoin de recommandations, et je puis vous en donner... (*on entend le prélude de la fête.*) Bon, voilà qui annonce... on va venir ici, vous ne restez pas à la fête, sans doute ?

MILDER, vivement.

Moi, Madame !

LA BARONNE

Oh non. Vous allez vous égarer dans les allées solitaires du parc, et je prévois même confusément sur quels objets vont s'exercer vos rêveries. (*à part en sortant.*) pauvre jeune homme ! je me trompe fort, s'il n'aime éperdument la princesse.

SCÈNE IX.

MILDER, seul.

Je ne puis en douter, la Baronne a deviné mon amour ; mais quel intérêt avait-elle de chercher à pénétrer dans les secrets de mon cœur ? serait-ce Rosemonde... Allons, allons, reviens à toi, malheureux ; vois ce que tu es, ce qu'est Rosemonde, et rougis de ce mouvement de folle vanité. (*marche de la fête.*) Ciel ! on vient, hâtons-nous de nous éloigner, et de mettre, entre la fête et moi, une distance où son bruit importun n'arrive pas à mon oreille.

(*il sort.*)

SCENE X.

LE DUC, LE COMTE, ROSEMONDE, LA BARONNE,
Dames et Seigneurs, composant des quadrilles nobles. Paysans
et paysannes composant des quadrilles villageois. Gens du Duc,
du Comte et de la Baronne.

LE COMTE

Belle Rosemonde, votre main vient de signer le contrat qui nous
lie, mais c'est demain que votre bouche prononcera le serment qui
doit assurer ma félicité.

ROSEMONDE, sans le regarder.

Monsieur le Comte...

LE DUC, à tout le monde.

Allons, que la fête commence.

ROSEMONDE, bas à la Baronne.

Le breuvage a passé dans mon sein. Si son effet manque, j'y sau-
rai suppléer.

LA BARONNE

Ah ! vous me faites trembler.

Les principaux personnages s'assient et l'on danse. A la fin du ballet Rosemonde
se lève, fait quelques pas et chancelle.

LA BARONNE, courant la soutenir.

Qu'est-ce donc, ma chère Rosemonde ?

LE DUC.

Que vois-je ?

LE COMTE

Juste ciel ! qu'avez-vous, Madame ?

ROSEMONDE, se laissant aller sur un siège.

Je me meurs, (*serrant la main de la Baronne.*) je suis contente
Emilie... adieu, mon père... vous l'avez voulu...

(*Elle s'évanouit tout-à-fait.*)

LE DUC

Elle a perdu l'usage de ses sens.

LA BARONNE, lui mettant la main sur le cœur.

Ah ! seigneur, c'en est fait, sans doute, plus le moindre signe
d'existence !

LE COMTE

Fatal événement !

LA BARONNE, à part.

Grand dieu ! l'aurais-je perdue sans retour.

LA BARONNE, à part.

Doux espoir !

On se dispose à transporter Rosemonde, tout le monde excepté la baronne, reste
consterné et le rideau tombe, sur ce TABLEAU..

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une cour du château peu fréquentée ; dans laquelle se trouve la chapelle.

A gauche du spectateur, sur le devant, est le péristyle d'une aile du château, et plus loin du même côté, est la chapelle qui avance sur le théâtre jusqu'environ un tiers de sa largeur. On n'en voit que deux croisées, le reste étant censé caché par le château. L'entrée de cet édifice fait face à la droite de la scène.

A droite, sur le devant et en face du péristyle, est l'entrée d'un bâtiment servant d'Orangerie. Au-delà de l'Orangerie est un espace vide planté d'arbres. Plus loin du même côté, est une porte grillée par où l'on est censé pouvoir aller au jardin.

Dans le fond, au-delà de la chapelle et de la porte grillée, est une galerie basse, élevée au plus de six pieds sur le sol. Elle ferme la cour de ce côté et paraît s'étendre fort loin dans les coulisses. Cette galerie est percée dans toute sa longueur par des arcades garnies de vitraux qui en laissent entrevoir l'intérieur.

Au-dessus de cette galerie, et tout-à-fait dans le fond, on voit une montagne sur laquelle on monte par un chemin sinueux, bordé de buissons et d'arbustes et qui se perd en haut dans l'horizon.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, il fait tout-à-fait nuit, mais le théâtre s'éclaire en effet de lune à la seconde scène, et reste ainsi jusques vers la fin de l'acte, où le jour commence à poindre sur la montagne.

LA BARONNE, seule, sortant du péristyle à gauche,

Personne ne m'a vue. Grace au ciel, tout va bien jusqu'à présent. Le breuvage et l'officieux mensonge du Docteur ont produit l'effet que nous en attendions. Hâtons-nous d'ouvrir cette porte, dont je me suis procuré une double clef. (*Elle va ouvrir la porte de la chapelle, et la laisse entr'ouverte.*) Rosemonde ne peut s'y échapper que par là. Elle est en ce moment avec sa fidèle Lucie, engagée dans la longue galerie souterraine qui conduit de la salle d'armes dans l'intérieur de cette chapelle. Une fois parvenue dans cette cour, habituellement déserte, il lui sera facile de s'y cacher, en atten-

La Mort.

dant le moment favorable de sortir de cette dernière enceinte. Elle ne doit plus tarder. Voyons donc... (*elle va ouvrir la porte de la chapelle.*) La plus profonde obscurité règne encore sous ces voûtes, pas le moindre bruit qui m'annonce qu'on s'approche. O ciel ! n'entends-je pas du côté du jardin... (*courant voir à la grille à droite.*) c'est la voix du comte ! viendrait-il ici ? ô mon dieu ! si Rosemonde allait paraître ! allons l'attendre dans la chapelle, pour l'avertir que le comte... affreux contre-temps ! le voici.

(*Elle entre précipitamment dans la chapelle.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, FRITZ, venant de la grille à droite.

LE COMTE, fort agité.

Allons, il n'est point ici.

FRITZ

Je vous assure, M. le Comte, que j'ai vu Milder tourner ses pas de ce côté.

LE COMTE

Et il va partir ! n'importe, nous le retrouverons toujours ; mais quelle fatalité depuis hier semble s'attacher à me poursuivre.

FRITZ

D'où vient donc, seigneur, l'extrême agitation dont vous me paraissez troublé ?

LE COMTE

C'est le coup du sort le plus inattendu, le plus foudroyant... je viens de trouver sous mes pas cette lettre adressée à Milder, par le pasteur qui prit soin de son éducation. Il paraît que ce jeune insensé lui avait demandé des renseignemens sur sa naissance ; mais si la réponse du pasteur n'a point satisfait sa curiosité, elle vient de faire briller à mes yeux un jour effrayant. La voici, regarde, la lune éclaire assez, tu pourras lire.

(*Il lui donne la lettre.*)

FRITZ

Vous me faites trembler. (*il tâche de lire.*)

LE COMTE, tandis que Fritz lit.

Suis-je assez persécuté ? au moment où j'allais posséder une épouse charmante, il faut qu'une mort imprévue la frappe, et détruise en un instant mon plus doux espoir ! c'est peu, il faut aussi qu'après vingt ans de sécurité, une lettre s'égare, que je la trouve, et qu'elle me montre..

FRITZ, achevant de lire.

Dans la forêt d'Eigenbach ! et il avait de trois à quatre ans à cette époque ! en vérité, seigneur, il est possible en effet..

LE COMTE

Parlons bas. (après avoir regardé autour de lui.) Eh bien, avais-je tort de craindre que ce coquin de Rudall n'eût épargé la victime ? l'âge de l'enfant, l'époque, le lieu de son exposition, tout se rapporte.

FRITZ

Permettez cependant... en y réfléchissant bien, je vois que rien ne prouve encore que l'enfant abandonné dans la forêt d'Eigenbach, soit précisément votre neveu.

LE COMTE

Non, mais je n'aurais peut-être plus de doute, si j'avais pu rencontrer Milder.

FRITZ

Qu'aurait-il pu vous dire ?

LE COMTE

Rien. Mais j'aurais pu vérifier... écoute : si mon neveu existe encore, il doit avoir un signe très-remarquable qui n'a pu s'effacer.

FRITZ

Quel est ce signe ?

LE COMTE

Figure-toi une suite de taches semblables à des gouttes d'une liqueur vermeille qu'on aurait répandue sur son bras droit au-dessus du poignet.

FRITZ

Certainement si Milder a de pareilles marques, il ne sera plus douteux... mais qu'importe après tout ? d'après cette lettre, Milder n'en sait point assez pour former la moindre conjecture sur sa naissance ; il est loin de s'imaginer qu'il vous cause une si vive inquiétude ; enfin il part et probablement vous ne le reverrez jamais.

LE COMTE

En quelque lieu qu'il aille, son existence nuira toujours à ma tranquillité. Il faut que je revoie, que j'interroge ce misérable Rudall et que je le force à m'avouer sa trahison.

FRITZ

Vous n'irez pas loin pour cela, M. le comte ; Rudall, avec la forte récompense qu'il a reçue de vous, s'est établi avantageusement. Il tient à quelques milles d'ici, sur la route de Holseim, terre de la baronne, une assez belle auberge, à l'enseigne du vieux château, où le coquin a eu, dit-on, le talent de prospérer.

LE COMTE

Eh bien, je veux le voir aujourd'hui même. Toi, mon cher Fritz, cherche Milder, ne le perds plus de vue, et s'il était déjà parti, informe-toi de la route qu'il a prise. Fais-toi accompagner de quelques affidés, marchez sur ses pas et tâchez de le rejoindre. (lui donnant une bourse.) Tiens, voilà de l'or, ne le ménage pas, s'il est insuffisant, tu me le feras savoir.

FRITZ

Et quand nous l'aurons rejoint...

LE COMTE

Assure-toi, de quelque manière que ce soit, s'il a ou non le signe que je redoute.

FRITZ

Ensuite, seigneur?

LE COMTE

Pars, et songe que je ne reconnaitrai ton zèle qu'au soin que tu prendras de me délivrer de toutes mes inquiétudes.

FRITZ

Maintenant je vous comprends, M. le comte. (Il sort.)

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

Nous, pour n'être point distrait des soins importants qui m'occupent, songeons à prendre congé du duc. Je l'ai laissé tout-à-l'heure livré à ses sombres réflexions, dans la grande allée du jardin. Allons le retrouver. (Il va pour sortir.) Restons, le voici, et tâchons de calmer mon agitation.

SCENE IV.

LE COMTE, LE DUC, *entrant par la grille à droite avec deux de ses gens.*LE DUC, *à ses gens qui rentrent au château.*

Allez avertir tout le monde, et que dans une heure tout soit prêt. (à lui-même) Hélas, que me servirait de retarder ce fatal et dernier moment. (Il va pour rentrer aussi.)

LE COMTE

Seigneur...

LE DUC

Ah, c'est vous, M. le comte, je ne croyais pas vous rencontrer ici, car l'heure approche où l'on doit apporter dans cette chapelle... vous n'avez pas besoin, je crois, qu'on vous avertisse de l'inconvenance qu'il y aurait pour vous de paraître à cette lugubre cérémonie.

LE COMTE

Que dites-vous, seigneur? j'imaginai que personne, excepté vous sans doute, n'avait plus que moi le triste privilège de manifester sa douleur dans ce cruel moment.

LE DUC

Pardon, M. le comte; je n'ai fait que vous répéter ce qu'on n'a pas craint de me faire entendre. On vous verrait, dit-on, avec

peine assister à la pompe funèbre dont on vous accuse hautement d'avoir allumé les flambeaux.

LE COMTE, *piqué.*

M. le duc, croyez que ce n'est point à mon hymen avec la princesse qu'il faut imputer sa mort.

LE DUC

Je n'en sais rien ; mais une voix secrète ne s'en élève pas moins dans mon cœur, pour me reprocher ma barbarie. Oui, monsieur, je devais écouter les plaintes de ma fille, me laisser attendrir par ses larmes et vous refuser sa main.

LE COMTE

Me refuser sa main ! il eût été plus prudent, ce me semble, de n'avoir pas souffert si long-tems auprès d'elle la véritable cause de son éloignement pour moi.

LE DUC

De grâce, cessez de renouveler une supposition qui outrage sa mémoire ; je crois plutôt que si vous cherchiez bien le véritable motif de sa haine pour vous, vous le trouveriez ailleurs que dans sa prévention pour un autre.

LE COMTE

M. le duc, vos réflexions ne sont point obligeantes, mais j'aurais tort de m'en plaindre, un père qui pleure sa fille, peut dans l'expression de ses regrets, blesser ceux qui l'écoutent, sans qu'ils soient en droit de s'en formaliser. Je veux donc laisser un libre cours à votre douleur. Souffrez que je prenne congé de vous.

LE DUC

Je ne vous retiens pas, M. le comte, car j'ai déjà formé le dessein de quitter aujourd'hui même ce château. Je pars pour la résidence. J'y trouverai sans doute dans l'amitié dont le prince m'honore, dans le mouvement animé d'une cour brillante, les seules distractions qui puissent désormais me convenir. (*rentrant au château.*) Mais on m'attend. Adieu, comte.

LE COMTE

Adieu, M. le duc. (*à lui-même.*) Allons m'informer si le fidèle Fritz a revu Milder. Mais je m'allarme sans raison peut-être, il n'est pas encore certain que ce Milder... n'importe, odieux rival, ce ne sera pas impunément que tu m'auras fait trembler.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE seule, sortant de la chapelle.

Ils se sont éloignés. Je respire, j'ai cru entendre aussi la voix du duc. Ah ! qu'ils m'ont fait trembler pour ma chère Rosemonde ; mais elle devrait être arrivée : chaque moment qui s'écoule redouble mon inquiétude. Juste ciel ! si ma malheureuse

amie, à peine sortie de cet état léthargique, qui a si bien abusé tout le monde, n'avait point eu la force de parcourir ces longs souterrains... (*l'horloge sonne. Elle compte les coups.*) quatre heures! et c'est à cinq, aux premiers rayons du jour, que la pompe funèbre... (*On voit les fenêtres de la chapelle s'éclairer faiblement*) Ah! ne me trompé-je pas? cette faible lueur que j'aperçois à travers ces vitraux... la voilà! c'est Rosemonde qui arrive enfin dans la chapelle. (*Elle court ouvrir la chapelle.*)

SCÈNE VI.

LUCIE, ROSEMONDE, LA BARONNE.

LA BARONNE, à la porte de la chapelle.

Venez, venez, madame.

(Rosemonde vêtue simplement d'une robe blanche, et ayant un grand voile qui pend sur le côté, sort de la chapelle avec Lucie. Elle se jette dans les bras de la Baronne, et paraît fort agitée. Lucie tient un flambeau qu'elle éteint en arrivant.)

LA BARONNE

Lucie, fermez cette porte et retirez la clef. (*à Rosemonde, tandis que Lucie ferme la porte de la chapelle.*) Ah! ma chère Rosemonde, que je suis contente de vous revoir!

ROSEMONDE

Cet air pur me ranime, l'aspect de ce ciel serein, cette douce clarté de l'astre de la nuit, répandent le calme dans mes sens. Mais j'ai hâte d'aller respirer un air plus pur encore au-delà de cette dernière enceinte.

LA BARONNE

Cela n'est pas possible en ce moment. Le concierge de mon château de Holseim, l'honnête Frank, que j'ai mandé, n'est point encore arrivé, et vous ne pouvez partir sans lui. Puisque la prudence me défend de vous accompagner, qu'il faut que je reste encore ici, pour prendre congé du duc, il était indispensable de vous remettre sous la conduite d'un guide sûr et discret. Tel est ce Frank dont je puis vous répondre, il vous conduira d'abord à Holseim où j'irai bientôt vous rejoindre. C'est là que nous nous concerterons à loisir sur le lieu qu'il conviendra de choisir définitivement pour votre retraite.

ROSEMONDE

Mais si Frank tardait trop long-temps à venir...

LA BARONNE

L'express que je lui ai envoyé est de retour: selon son rapport, je calcule que Frank arrivera sous peu d'instans. (*à Lucie.*) Lucie, rentre au château, aussitôt que Frank paraîtra, dis-lui de te suivre et amène-le nous avec précaution.

LUCIE

Oui, madame.

(*Lucie sort.*)

SCÈNE VII.

ROSEMONDE, LA BARONNE.

LA BARONNE

En attendant, vous pourrez en toute sûreté vous cacher dans cette orangerie qui est vide en cette saison et où nul motif présumable ne peut attirer personne. Ah! ma chère Rosemonde, de quelle inquiétude n'étais-je pas tourmentée tout-à-l'heure, je tremblais de ce que vous n'arriviez pas, je craignais aussi de vous voir arriver trop tôt, car le comte était ici avec votre père.

ROSEMONDE

Le comte et mon père!

LA BARONNE

Rassurez-vous, ils sont partis. Vous voilà donc enfin! vous avez heureusement franchi le pas le plus difficile.

ROSEMONDE

J'en suis encore tremblante. En parcourant ces souterrains, il m'a fallu passer au milieu des tombeaux de ma famille; j'ai vu celui de ma mère, de cette tendre mère dont le ciel m'a privée trop tôt, qui m'aurait protégée sans doute contre l'autorité la plus tyrannique. Pouvais-je passer sans m'arrêter devant cette cendre chérie et sans mouiller de mes pleurs la pierre qui la couvre? — Te dirai-je ma faiblesse? je n'ai pu m'empêcher de tréssaillir, en apercevant à côté de ce tombeau révérent, la place nouvellement préparée pour le mien.

LA BARONNE

Heureusement ce n'est point ma charmante amie, ce n'est que son vain simulacre qu'on va bientôt y déposer. Comme je l'avais prévu, ce buste, ces vêtements arrangés avec tant de soins et qui figurent si parfaitement vos traits et votre personne, ont trompé tous les yeux. Le moment approche où cette image mensongère sera apportée dans cette chapelle et descendue dans le caveau de vos ancêtres. Alors tout indice de notre imposture va se perdre à jamais dans la nuit et le silence des tombeaux.

ROSEMONDE

Parle-moi de mon père: que dit-il? que fait-il en ce moment?

LA BARONNE

Votre père? il serait difficile d'apprécier le sentiment qui l'agite, sa bouche est muette, son regard est sombre, un seul moment j'ai cru voir sa paupière humide et une larme descendre sur son visage.

ROSEMONDE

O mon père! (*hésitant.*) Et... Milder...

LA BARONNE
Milder ? je crois qu'il part ce matin.

ROSEMONDE
Il part!... Je voudrais bien savoir... par pure curiosité, quel effet la nouvelle de ma mort aura produit sur lui.

LA BARONNE
Je ne l'ai point rencontré depuis ce moment là; mais je ne doute pas de son désespoir.

ROSEMONDE
Mais le tems s'écoule et Frank n'arrive pas. O ciel! n'entends-tu pas du bruit?

(Rosemonde se retire dans le fond, puis se rapproche tout doucement.)

SCÈNE VIII.

FRANK, LA BARONNE, LUCIE, ROSEMONDE,
dans le fond.

LUCIE, *entrouvrant la porte du péristyle à gauche.*

Madame la baronne ?

LA BARONNE

Eh bien!

LUCIE

C'est M. Frank.

LA BARONNE

Qu'il approche. (Lucie introduit Frank.) Ah! te voilà, mon cher Frank, je t'attendais avec grande impatience.

FRANK

Je n'ai pas perdu une minute, madame la baronne : j'ai laissé comme vous me l'avez prescrit, la petite voiture couverte dans le village qui est là haut sur la montagne. Maintenant je suis à vos ordres.

LA BARONNE

Eh bien, voici...

LUCIE, *l'interrompant et à demi-voix*

Madame, je viens de voir M. Milder, il m'a priée de vous prévenir que voulant partir avant le jour, il désirait savoir en quoi il peut vous être utile dans son voyage.

LA BARONNE

Partir avant le jour!... va lui dire que sous peu d'instans j'irai... non, dis-lui qu'il vienne ici, surtout garde-toi de lui parler de la princesse.

LUCIE

Ne craignez rien, madame. (Elle sort par le péristyle.)

SCÈNE IX.

FRANK, LA BARONNE, ROSEMONDE.

LA BARONNE, à Rosemonde qui s'est rapprochée.

Approchez sans crainte, madame.

FRANK

Que vois-je ! quoi, chère princesse, vous n'êtes pas... dois-je en croire mes yeux ? comment...

LA BARONNE

Silence, mon ami.

FRANK, hors de lui.

Pardon, madame la baronne, voir ici notre bonne princesse, quand sa mort qu'on vient de me raconter me faisait une peine... Ah ! pardon, pardon, mon étonnement, ma joie...

ROSEMONDE

Silence, te dit-on, tu sauras tout.

LA BARONNE

Ecoute, tu vas repartir avec madame, tu la conduiras à Holseim où je dois la rejoindre, tu la logeras chez toi, comme une étrangère qui voyage et que le besoin de repos a forcée de réclamer ton hospitalité pour quelques jours.

FRANK, regardant toujours la princesse.

Je n'en reviens pas ! quoi ! ce n'était...

LA BARONNE, avec impatience.

M'entends-tu, Frank ?

FRANK

Oui, oui, madame. Je conduirai la princesse à Holseim, je dirai...

LA BARONNE

Tu ne diras rien. Si l'on t'interroge, réponds que tu ne la connais pas, que tu n'as même jamais vu ses traits, mensonge que le voile dont elle restera constamment couverte, rendra suffisamment vraisemblable.

FRANK

Je comprends maintenant. Madame veut toujours laisser croire qu'elle n'est plus de ce monde.

ROSEMONDE

Justement. Allons, partons sur-le-champ.

LA BARONNE

Tiens, Frank, prends cette clef. (*montrant l'espace vuide entre l'orangerie et la grille du jardin.*) C'est celle d'une petite porte que tu trouveras là bas et qui ouvre sur la campagne. Tu verras d'abord, s'il n'y aurait personne aux environs.

La Morte.

FRANK

Je sais qu'il y a du monde, madame.

ROSEMONDE

O ciel! explique-toi.

FRANK

En arrivant tout-à-l'heure, j'ai passé justement devant cette petite porte, j'y ai vu rassemblés plusieurs habitans du village. Ils m'ont dit qu'ils attendaient là le moment où l'on avait promis de leur ouvrir, pour les laisser venir assister aux derniers devoirs qu'on devait vous rendre à la pointe du jour.

LA BARONNE

Nous n'avions pas prévu ce contre-téms, mais rassurons-nous, madame, vous trouverez dans cette orangerie, à l'extrémité opposée à celle-ci, une autre issue qui n'est qu'à deux pas de la petite porte dont nous parlons. Quand on aura ouvert à ces gens qui sont là, tous entreront, les environs seront déserts et vous vous échapperez facilement. Toi, Frank, va te poster auprès de cette porte, observe bien ce qui s'y passera, guette l'instant favorable pour en avertir madame, qui t'attendra à l'issue de l'orangerie.

FRANK

Oui, madame la Baronne.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, ROSEMONDE

LA BARONNE

Vous, madame, entrez dans l'orangerie, j'attends ici Milder.

ROSEMONDE

Milder!

LA BARONNE

Oui, c'est Lucie qui vient de me prévenir qu'il désirait me parler avant son départ.

ROSEMONDE

Et tu ne lui as pas fait dire que ce n'était point ici qu'il pouvait te voir.

LA BARONNE

Vous avez raison, j'aurais dû... mais il est trop tard, il va venir.

ROSEMONDE

Il va venir!

LA BARONNE, avec malice.

Le seul inconvénient de mon étourderie, c'est que vous pourrez l'entendre, à moins que vous ne vous retiriez à l'autre bout de l'orangerie.

ROSEMONDE

C'est bien mon dessein.

LA BARONNE

Entrez donc, si vous ne voulez pas qu'il vous surprenne.

ROSEMONDE

Tu viendras me retrouver ?

LA BARONNE

• Impossible, la prudence veut que je retourne dans la salle où votre image est exposée. Allons, du courage, ma tendre amie, bientôt... ah ! cachez-vous vite, je crois qu'on vient.

(Rosemonde entre dans l'orangerie, mais elle reparait à la porte et écoute.)

SCENE XI.

MILDER, LA BARONNE, LUCIE, ROSEMONDE, *cachée.*LUCIE, *paraissant sur le péristile, à elle-même.*

Bon ! madame la Baronne est seule. (*se retournant vers la cuisinette.*) Venez, M. Milder.

(*Milder s'avance absorbé dans ses réflexions.*)

LA BARONNE, *à Lucie.*

Lucie, laissez-nous, mais ne t'éloigne pas. (*à Milder, tandis que Lucie se retire dans le fond.*) M. Milder, cette douleur profonde dont vous me paraissez accablé...

MILDER

Madame, après l'affreux événement qui a répandu le deuil dans ce château... [*il se détourne pour cacher son émotion.*]

LA BARONNE

Mon cher Milder, vous n'avez cependant pas perdu comme moi l'amie la plus tendre.

MILDER

Ah ! madame, rien n'égale le désespoir où je suis plongé !

ROSEMONDE, *entr'ouvrant la porte de l'orangerie.*

Écoutez.

MILDER

La vie m'est désormais en horreur. Je ne quitte ces lieux que pour aller chercher la mort dans les combats.

ROSEMONDE, *à part*

Juste ciel !

LA BARONNE

Vous m'étonnez, Milder, savez-vous, monsieur, qu'un pareil désespoir ressemble beaucoup à celui de l'amour ?

MILDER

De l'amour... Eh bien, oui, je vous l'avoue, madame, le plus violent amour brûlait secrètement dans mon cœur.

ROSEMONDE, à part.

Hélas!

MILDER, continuant.

Eh! qu'ai-je besoin de vous le dissimuler encore? quand la princesse a cessé de vivre, mon aveu n'a plus rien qui doive l'offenser. Oui, j'adorais la charmante Rosemonde, mais tant qu'elle aurait vécu, croyez que jamais ma bouche n'aurait trahi le secret de mon cœur.

ROSEMONDE, à part.

Et cependant je l'avais deviné.

LA BARONNE, à part, jetant un coup d'œil vers l'orangerie.

Je savais bien qu'on écouterait.

MILDER

Me pardonnerez-vous, madame...

LA BARONNE

Vous pardonner, Milder, ah! vous n' imaginez pas combien votre aveu... Continuez, monsieur.

MILDER

Je ne vous dirai pas, madame, à quel degré d'extravagance le feu qui me consumait avait exalté ma tête! aux illusions les plus folles en succédaient de plus insensées encore, j'osais inter-prêter en faveur de mon amour les regards de bonté que la princesse laissait tomber sur moi. Oui, madame, dans mon pré-somptueux délire, j'allai souvent jusqu'à me persuader que ses yeux si doux me disaient: je vous aime aussi.

ROSEMONDE, à part.

Il ne se trompait pas!

[Milder se détourne vivement pour regarder autour de lui, et Rosemonde se retire tout-à-fait.]

LA BARONNE, à part.

Quelle imprudence! (haut.) Que cherchez-vous donc Milder?

MILDER

J'ai cru entendre parler...

LA BARONNE

Vous vous serez trompé, monsieur.

MILDER, à part.

Etrange illusion!

LA BARONNE, à part regardant vers l'orangerie.

Elle n'est plus là, fort bien. (haut.) M. Milder, je vous ai promis des lettres de recommandation, en voici quelques-unes, je désire qu'elles aient pour votre bonheur tout l'effet que j'en attends.

[elle lui donne des lettres.]

MILDER

Je suis très-reconnaissant de vos bontés, madame, mais que me servira maintenant...

LA BARONNE

Que sait-on ? Les hommes puissans auxquels je vous adresse, peuvent vous faire faire un chemin rapide dans la carrière de l'honneur, et alors on peut prétendre à tout.

MILDER

Prétendre à tout !

LA BARONNE

Oui, oui, mon cher Milder, si je pouvais vous dire... Croyez-moi, ne négligez rien pour obtenir d'honorables distinctions.

MILDER

Quoi, madame...

LA BARONNE

Pardon, le jour ne doit plus tarder à paraître, et j'oublie que voici l'heure... [appelant.] Lucie ? [bas à Lucie qui est accourue.] reste là, jusqu'à ce qu'il s'éloigne. [haut.] Je rentre au château, tu vas me suivre, Lucie. [à Milder.] Adieu, partez, M. Milder.

[elle sort par le péristyle à gauche.]

SCENE XII.

MILDER, LUCIE.

MILDER, à lui-même.

Quelle raison peut avoir la Baronne de croire que quelque chose au monde puisse encore m'intéresser ? ah ! que m'importe mon avancement et ma fortune, je ne veux que mourir.

[Il s'éloigne lentement.]

LUCIE, à part.

Mourir ! il me fait trop de peine. (le rappelant.) M. Milder ? (à voix basse.) Voulez-vous suivre un bon conseil ?

MILDER, vivement.

Parlez, je vous en prie.

LUCIE.

Eh bien, monsieur, dussiez-vous vous écarter de votre route, passez d'abord par Holseim.

MILDER, étonné.

Par Holseim ! où est le château de la Baronne ! mais pourquoi...

LUCIE.

Silence. Vous n'irez point au château, vous n'y trouveriez per-

sonne pour vous recevoir. Mais arrêtez-vous dans la première ferme que vous verrez à l'entrée du village.

MILDER.

Ensuite ?

LUCIE.

Restez-y jusqu'à ce que quelqu'un... mais je ne puis ni ne veux vous en dire davantage. J'entends du bruit, éloignez-vous.

MILDER.

Achievez donc de m'expliquer...

LUCIE.

Partez, monsieur, et passez par Holseim.

MILDER, à lui-même.

Que signifie ce mystère ?

LUCIE.

De grace, éloignez-vous.

MILDER.

Allons... Adieu, mademoiselle.

LUCIE.

Adieu, adieu, monsieur.

(Milder s'éloigne en témoignant son étonnement.)

SCENE XIII.

LUCIE, seule.

S'il va à Holseim, le hasard pourra lui faire découvrir... mais s'il ne voulait pas s'y arrêter ! Bon ! je pense à quelqu'un qui depuis quelque tems, m'a-t-on dit, habite un village sur cette route. Cette personne pourrait répéter à Milder... Oui, songeons à l'envoyer prévenir. Reignons. (Elle va pour sortir.)

SCENE XIV.

(Le jour commence faiblement à paraître sur la montagne; mais ses progrès sont peu sensibles jusqu'à la fin de l'acte, le devant du théâtre paraissant toujours éclairé par la lune.)

LUCIE, ROSEMONDE.

ROSEMONDE, entr'ouvrant la porte de l'orangerie.

Lucie ?

LUCIE, s'arrêtant.

Madame.

ROSEMONDE.

Milder n'a-t-il pas entendu ma voix tout-à-l'heure?

LUCIE.

Non, madame, car il vient de partir.

ROSEMONDE.

Il suffit.

LUCIE.

Mais prenez garde, madame. Le jour commence à paraître, et l'on pourrait...

(Premier coup de cloche que d'autres suivent régulièrement à de longs intervalles.)

ROSEMONDE, avec saisissement.

Ah!

LUCIE.

Entendez-vous, madame? voici le signal de votre délivrance. La petite porte où Frank vous attend va s'ouvrir, et vous pourrez enfin vous échapper.

ROSEMONDE.

Par où viendra le cortège?

LUCIE.

Il doit traverser le jardin, (montrant le fond.) suivre par cette galerie et entrer dans la chapelle par la porte latérale.

(Second coup de cloche.)

ROSEMONDE.

Ah! Lucie, ce qu'annonce cette cloche funèbre n'est point étranger à ma bizarre situation. N'ai-je pas en effet cessé d'exister pour tous ceux qui m'ont connue?

LUCIE.

Madame, voilà qu'on éclaire la chapelle. On va venir.

ROSEMONDE.

Adieu château qui m'a vu naître, et vous aussi, mon père, adieu... adieu pour toujours!

(Elle rentre dans l'orangerie. La lumière qui paraît dans ce moment à travers les fenêtres de la chapelle, augmente graduellement et finit par l'éclairer entièrement. Lucie sort par la grille du jardin.)

SCENE XV.

LE DUC, LA BARONNE, LUCIE, Jeunes Filles, Gens du Château, portant des flambeaux, Dames et Seigneurs, formant le cortège funèbre.

(Au moment où Rosemonde rentre dans l'orangerie, la chapelle s'ouvre, un homme du château en sort et va vers la droite, où il est censé aller ouvrir aux villageois qui attendent au-dehors.)

Aussitôt que l'homme est sorti, la Baronne reparait avec Lucie, venant de la grille dans le fond à droite. Elle paraît ordonner à Lucie d'aller observer dans la chapelle, et Lucie s'y rend aussitôt.

Le cortège commence à défilier dans la galerie du fond, de droite à gauche. Le chant des vers suivans en règle la marche. Ce cortège, composé de jeunes filles, en vêtements blancs, et portant des corbeilles remplies de fleurs, d'hommes portant des flambeaux et d'officiers du Duc, n'est qu'entrevu à travers les vitraux de la galerie.

Au moment où la Baronne inquiète va voir à l'entrée de l'orangerie si Rosemonde y serait encore, elle est effrayée de l'arrivée du Duc, qui, avec quelques-uns de ses officiers descend du péristyle à gauche.

Cependant le Duc, apercevant la Baronne, s'approche d'elle et, sans remarquer son trouble, lui serre la main avec une expression de douleur, puis la quitte pour entrer dans la chapelle.

D'autres jeunes filles et les villageois qu'on a laissés entrer, arrivant de la droite, viennent se grouper et se prosterner devant la chapelle.)

Chant des jeunes filles, accompagné, derrière le théâtre, par des instrumens à vent.

Ton âme pure, ô princesse chérie,
Va, loin de nous, jouir d'un sort plus beau.
C'est dans les cieux qu'est ta patrie,
Quand nous pleurons sur ton tombeau.

(Tandis qu'on chante ainsi dans la chapelle et que le cortège continue toujours de défilier dans la galerie, on voit paraître Rosemonde avec Frank sur la montagne, elle s'arrête un instant, paraît adresser un dernier adieu à tout ce qu'elle abandonne, puis continue de s'éloigner.)

LA BARONNE, *l'apercevant.*

La voilà!

(La joie de la Baronne à la vue de Rosemonde, le recueillement religieux de tous les assistans, forment le tableau sur lequel le rideau descend, tandis que les jeunes filles répètent le chant des deux derniers vers:)

C'est dans les cieux qu'est sa patrie,
Quand nous pleurons sur son tombeau.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un grand chemin, le long d'une forêt que l'on voit dans le fond. A droite est une auberge, à l'enseigne du vieux château. Outre l'entrée principale, il y a plus loin une porte charretière. A gauche, en face de l'auberge, on voit les ruines d'un vieux château, depuis long-tems abandonné. Il y a une petite table et une chaise à la porte de l'auberge.

SCENE PREMIÈRE.

ROSEMONDE, FRANK, descendant une colline dans le fond.

ROSEMONDE.

Fâcheux contretems ! nous n'arriverons pas à Holscim aujourd'hui.

FRANK.

Pardonnez moi, madame, nous n'avons plus que trois lieues à faire, et dans une heure l'accident de la voiture sera réparé. En attendant, arrêtons nous dans cette auberge, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose. L'hôte est un brave homme que je connais beaucoup.

ROSEMONDE, Regardant l'enseigne.

Au vieux château !

FRANK, montrant les ruines à gauche.

Ce sont ces ruines qui lui ont donné l'idée de son enseigne. Entrons.

ROSEMONDE.

Un moment. Si Milder, que nous venons d'apercevoir sur la route en passant, s'arrêtait aussi dans cette auberge !

FRANK.

Quand cela serait, il n'est pas possible qu'il vous reconnaisse

La Morte.

sous le voile dont vous avez si grand soin de vous couvrir. Il doit être d'ailleurs si persuadé de votre mort...

ROSEMONDE.

Ah! qu'il m'a fait de peine, quand je l'ai vu assis sur le bord du chemin, montrant toutes les marques de la plus profonde affliction.

FRANK, regardant Rosemonde.

Ce pauvre jeune homme.

ROSEMONDE.

C'est sûrement le regret de quitter Ofelden qui lui cause tant de chagrin.

FRANK.

Oh! sans doute. (*malignement.*) Peut-être avait-il formé là quelqu'inclination; et quand on se voit forcé de quitter ainsi certaines personnes, le cœur, voyez-vous...

ROSEMONDE, l'interrompant.

A propos, Frank, que vous disait donc cette bonne femme avec qui tout-à-l'heure vous paraissiez causer si familièrement, tandis que je considérais le dégât arrivé à notre voiture?

FRANK.

Oh! oui, cette vieille qui est venue m'aborder? c'est tout simplement une de ces bohémiennes qui courent le monde, offrant de dire la bonne aventure à quiconque veut bien les écouter. Elle voulait me dire la mienne, mais je m'en suis débarrassé, en lui donnant quelque monnaie.

ROSEMONDE, qui n'a point écouté Frank.

Ah! (*elle reste absorbée.*)

FRANK.

Qu'avez-vous donc, madame?

ROSEMONDE.

Ah! mon cher Frank, que cette liberté dont j'ai prétendu jouir, me cause déjà de tourmens! que n'ai-je point souffert en partant ce matin! ces flambeaux, cette pompe funèbre que j'ai vus de loin, ces voix gémissantes dont les accens arrivaient jusqu'à moi, ces lieux témoins de mon heureuse enfance que je ne devais jamais revoir, mon père enfin que je me figurais là; livré à ses sombres et vains regrets, quelles pensées déchirantes m'agitaient en ces affreux moments! oui, mon ami, à l'aspect de ce deuil que ma mort feinte répandait dans Ofelden, j'ai cru un instant que j'allais véritablement mourir et justifier les pleurs que je faisais couler, O mon père, pourquoi votre rigueur m'a-t-elle forcée...

FRANK.

Silence, madame, le maître de cette auberge vient de ce côté! (*Rosemonde ramène vivement son voile sur son visage.*)

SCENE II.

RUDALL, FRANK, ROSEMONDE.

RUDALL, *venant de la gauche.*

Eh! c'est vous, M. Frank? par quel hasard vous voit-on ici?

FRANK.

J'arrive d'Ofelden, mon cher Rudall, et je retourne à Hölseim.

RUDALL.

Ah! vous venez d'Ofelden. Est-il vrai, ce qu'on m'a raconté, que notre bonne princesse...

FRANK.

Hélas! trop vrai; mais comment savez-vous déjà... ce n'est que d'hier qu'elle est morte.

RUDALL.

Oh! c'est un de nos voisins qui est revenu ce matin... cette pauvre chère dame! le diable m'emporte, j'en ai pleuré comme un imbécille, quoique je ne l'ai vue qu'une seule fois, et de loin encore: mais on en disait tant de bien... (*apercevant Rosemonde.*) Ah! ah! quelle est cette dame voilée?FRANK, *hésitant.*

C'est... c'est une aimable personne que j'ai recueillie en route et que j'ai fait monter dans ma voiture.

RUDALL.

Hum! (*regardant autour de lui.*) où est-elle donc votre voiture?

FRANK.

Un petit accident qui me contrarie beaucoup m'a forcé de la laisser à l'entrée du village. On la répare en ce moment.

RUDALL; *à demi-voix.*

Est-elle jolie?

FRANK.

Où, la voiture?

RUDALL.

Eh! non, cette dame.

FRANK.

Ma foi, je n'en sais rien: elle n'a jamais voulu lever son voile.

RUDALL.

C'est singulier! (*à Rosemonde.*) madame a sûrement besoin de quelque chose.

ROSEMONDE.

Je ne veux rien.

RUDALL.

Eh bien, n'importe, entrez, madame; ma femme et ma fille sont là pour vous recevoir. (*Rosemonde entre dans la maison.*)

SCENE III.

FRANK, RUDALL.

RUDALL, à Frank qui va pour suivre Rosemonds.

Un moment donc, M. Frank, nous ne nous voyons pas tous les jours dites-moi, est-ce que votre voyageuse n'écarte jamais son voile ? quoi ? vous n'avez pas pu voir au moins un petit échantillon de sa figure ?

FRANK.

Non ; au surplus que nous importe à nous ?

RUDALL.

Oh ! rien de tout, mais on est toujours curieux...

FRANK.

Eh bien, moi pas. Cette dame sera ce qu'elle voudra, elle a besoin de mes services, elle me les paye généreusement, je ne lui en demande pas davantage.

RUDALL.

Ah ! elle paye bien. (*Allant crier à sa portè.*) femme, aye bien soin de cette dame, et offre lui tout ce que nous avons de meilleur. (*Revenant d Frank.*) J'ai dans l'idée qu'elle est charmante.

FRANK.

Je crois que vous ne vous trompez pas.

RUDALL.

Tenez, je parie que c'est quelqu'amoureuse aventure qui la fait voyager ainsi.

FRANK.

Cependant ses discours annoncent une jeune personne bien élevée et très-honnête.

RUDALL.

Eh bien, oui, oui, l'un n'empêche pas l'autre ; on aura voulu lui donner un mari qu'elle n'aime pas, il y en a quelque part un autre qu'elle aimerait mieux, et la voilà aux champs. (*riant.*) Eh, eh, eh ! c'est cela, n'est-ce pas ?

FRANK.

Cela pourrait bien être.

RUDALL.

Oh ! je devine tout de suite, moi. Rien qu'à ce joli petit son de voix, si doux, si jeune, avec lequel elle m'a dit : je ne veux rien, j'ai jugé qu'elle était amoureuse.

FRANK.

Allons, vous n'y pensez pas.

RUDALL.

Si fait, si fait, songez donc ! ... ne pas vouloir autre chose.

après six lieues de chemin ! il n'y a que l'amour pour ôter ainsi l'appétit aux gens qui voyagent. (*Il rit.*) Ah ça , parlons raison. Vous désespérez , j'imagine ?

FRANK.

Je ne suis pas amoureux.

RUDALL.

C'est à dire que certain jambon que j'ai là vous conviendra fort. Venez , venez , nous allons...

SCENE IV.

UN PAYSAN, et les Précédens.

LE PAYSAN *donnant une lettre.*

M. Rudall , y' là pour vous.

RUDALL.

Qui t'a chargé de cette lettre ?

LE PAYSAN.

C'est ce matin , à Ofelden , un domestique à grande livrée.

RUDALL, *avec trouble.*

Un domestique à grande livrée !

FRANK, *à part.*

A grande livrés ! et c'est d'Ofelden...

LE PAYSAN.

J'sis payé. Au revoir , M. Rudall. (*Il sort.*)

SCENE V.

FRANK, RUDALL.

RUDALL, *à lui-même.*

Qui peut m'écrire ? (*Il ouvre la lettre.*) Oh ! oh !

(*Il paraît agité en lisant.*)

FRANK.

Qu'avez-vous donc , Rudall ?

RUDALL, *toujours troublé.*

Rien , rien... ce n'est rien.

FRANK.

Pardonnez-moi , vous me paraîsez... vous étiez si gai tout-à-l'heure.

RUDALL.

Gai , moi ! pas toujours. (*à lui-même en soupirant.*) Ahon , je l'attendrai.

FRANK.

Quelque fâcheuse nouvelle apparemment ?

RUDALL.

Non. On me prévient seulement de ne pas m'éloigner aujourd'hui, parce que quelqu'un qui doit passer, désire s'entretenir avec moi.

FRANK.

Et vous savez sur quel sujet ?

RUDALL.

Pas le mot ; à moins que... (Il reste absorbé en regardant sa lettre.)

FRANK, à part.

Qui peut-il attendre, venant d'Ofelden ? cela m'inquiète. (à Rudall.) Comme vous considérez cette lettre ?

RUDALL, lui montrant la lettre.

C'est ce nom que je ne peux voir écrit, sans éprouver... j'aimerais mieux voir le paraphe du diable que cette signature-là.

FRANK, regardant sur la lettre.

Ah ! ah !... Fritz ! le valet de chambre du comte d'Aldorf.

RUDALL.

Lui-même.

FRANK.

Et son maître vient ici ce matin ! (à part.) Ah ! diable, (haut.) il vous connaît donc ?

RUDALL.

Que trop, morbleu : et depuis long-tems. Je lui ai rendu jadis un service... si c'est pour quelqu'affaire du même genre que vous venez, M. le Comte, je suis votre serviteur, ma première complaisance me coûte trop cher.

FRANK.

C'était donc une chose...

RUDALL.

Qui fait le supplice de ma vie. Oui, mon cher Frank, parce que vous me voyez rire quelquefois, que mon auberge prospère, que par-ci par-là, je fais bombance et me donne du bon tems, je suis sûr que vous dites en vous-même : voilà un coquin bien heureux ! pas du tout, je suis bien un coquin, mais je ne suis pas heureux.

FRANK.

Vous m'étonnez !

RUDALL.

Il y a là comme une pierre qui depuis vingt ans me pèse sur la poitrine.

FRANK.

Auriez-vous un crime à vous reprocher ?

RUDALL.

Un crime ?.. oui... oui, c'est à peu près cela.

FRANK.

Vous me faites trembler ! vous n'avez pas sans doute...

(Il fait le geste de frapper.)

RUDALL.

Non, non, ventrebleu ! cette main .. grace au ciel, le sang ne l'a pas souillée, mais je n'en suis pas moins... qu'est-ce que je dis donc ? pourquoi me faites vous ces questions ? avez-vous quelque raison de soupçonner ma probité, mon honneur ?

FRANK

Par la moindre. C'est vous-même qui me disiez....

RUDALL

Je ne savais donc ce que je disais. Il faut que cette maudite lettre et cette visite qu'elle m'annonce m'ayent tourné la tête au point... M. Frank, vous me connaissez depuis long-tems, ma réputation n'est-elle pas intacte ? ne suis-je pas cité par tout comme un honnête homme ?

FRANK

Certainement.

RUDALL

Eh bien, comme la probité n'exclut pas la folie, dites que j'étais un fou, quand je vous ai donné lieu de penser de moi différemment.
(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VI.

FRANK, seul.

Le singulier homme ! je crois qu'il a raison de dire que sa tête est un peu... mais ce comte d'Aldorf qui vient ici ! comment faire ? d'une heure encore, ma voiture ne sera pas en état. Il faudrait pendant ce tems là qu'on pût se cacher quelque part. (regardant vers la gauche.) Eh mais, dans ces ruines... parbleu ! je vais conseiller à la princesse...

SCÈNE VII.

FRANK, RUDALL.

RUDALL

Je vous demande bien pardon de mon impolitesse, M. Frank. Je ne sais en vérité quelle chienne de lubie m'a fait vous quitter si brusquement ; mais je ne vous ai point oublié ; entrez, votre déjeuner est prêt, et je vous ai fait tirer du meilleur.

FRANK

Je vous remercie. Au revoir.

RUDALL, le retenant.

M. Frank, il ne faut pas que ce que je vous ai dit...

FRANK

Laissez donc, est-ce que je ne vous connais pas ? je serai votre répondant quand vous voudrez.

RUDALL, *lui serrant la main.*

Bien. Ce que vous me dites là... me... allez déjeuner.
(*Frank entre dans l'ouberge.*)

SCENE VIII.

RUDALL, *seul.*

J'ai la réputation d'honnête homme ; mais, je le sens, il vaudrait encore mieux l'avoir toujours été ; que me veut donc M. le Comte ? aurait-il découvert que je n'ai pas complètement exécuté ce qu'il... eh ! mon dieu ! n'entends-je pas... serais-ce déjà M. le comte ? (*Il court voir dans le fond.*) non, ce n'est pas lui ; c'est un voyageur qui entre dans notre cour. (*allant appeler à sa porte charretière.*) Jacques ? allons, alerte, va prendre le cheval de cet officier. (*à lui-même.*) Ce jeune homme a fort bonne tournure.

SCENE IX.

RUDALL, MILDER, *entrant par la porte charretière.*

RUDALL

Que desirez-vous, mon officier ? j'ai de bon vin, voulez-vous...

MILDER

Apportez.

RUDALL

N'entrez-vous pas ?

MILDER, *s'asseyant auprès de la petite table.*

Non.

RUDALL

C'est comme vous voudrez. (*il rentre chez lui.*)

SCENE X.

UN VIEILLE, MILDER, ensuite RUDALL.

Une vieille femme pauvrement vêtue, arrive dans le fond et examine Milder, qui, le coude sur la table et la tête sur sa main, paraît plongé dans une profonde rêverie.

LA VIEILLE, *à part.*

Voilà sûrement celui que m'a dépeint tout-à-l'heure cet homme qui arrive d'Ofelden. Je ne comprends rien à la commission qu'il m'a donnée. N'importe, tâchons de m'en acquitter exactement. Je suis déjà payée, et qui sait si le jeune homme ne me payera pas aussi.
(*Elle s'approche du Milder.*)

RUDALL, *apportant à boire.*

En voici d'excellent, mon officier.

LA VIEILLE, à Milder.

Monsieur veut-il que je lui dise sa bonne aventure ?

MILDER, brusquement.

Non.

RUDALL

Voulez-vous me dire la mienne, bonne femme ?

LA VIEILLE

Voyons votre main. (*elle regarde dans la main de Rudall et branle la tête.*)

RUDALL, à part.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle voit donc dans ma main ? (*la retirant.*) non... non, j'aime mieux ne pas savoir...

LA VIEILLE

Vous avez raison.

RUDALL, interdit.

Ah !...

LA VIEILLE, à Milder.

Mais voilà un jeune homme dont les traits me paraissent d'un heureux présage.

RUDALL, à part, regardant sa main.

J'ai raison, dit-elle !

LA VIEILLE, continuant.

Et je suis persuadée que je n'aurai rien que d'agréable à lui apprendre.

MILDER, à lui-même.

Rien que d'agréable ! à moi, juste ciel ! (*à la vieille.*) laissez-moi, ma bonne.

RUDALL, à Milder.

A votre place, mon officier, je voudrais l'entendre pour voir... Ces Bohémiennes en savent long quelquefois, et j'ai certaine raison de croire que celle-ci...

MILDER, impatienté.

Allons, qu'on me laisse.

RUDALL

Pardon, Monsieur. (*il s'éloigne, en imitant le mouvement de la vieille.*) avec son hochement de tête... (*regardant sa main.*) c'est donc le diable qui a écrit là-dessus... (*il rentre chez lui.*)

SCENE XI.

LA VIEILLE, MILDER.

LA VIEILLE, s'approchant davantage.

Mon officier, vous êtes amoureux.

MILDER, ironiquement.

Ah ! vous voyez cela ? vous êtes savante !

LA VIEILLE

Oui, Monsieur, et je vois aussi que votre belle...

La Morte.

MILDER, brusquement.

Est morte ; qu'avez-vous à m'apprendre après cela ?

LA VIEILLE

Que votre chagrin finira.

MILDER, soupirant.

Oui, oui, bientôt, je l'espère.

LA VIEILLE

Si vous vouliez, en attendant, suivre un bon avis, je vous dirais :
allez à Holseim.

MILDER, se levant avec vivacité.

Que j'aille à Holseim ! par quelle bisarrerie me répétez-vous ces
mots qu'une autre m'a déjà fait entendre avec une sorte de mys-
tère ? me connaissez-vous, vous a-t-on parlé de moi ?

LA VIEILLE

Nullement.

MILDER

Il n'est pas possible... mais puisque vous en savez tant, que
dois-je trouver à Holseim ?

LA VIEILLE

A Holseim ?... (à part.) On ne m'en a pas dit davantage.
(haut.) voyons pour cela que j'examine votre main.

MILDER

Eh ! c'est bien ma main... répondez, que trouverai-je à Hol-
seim ?

LA VIEILLE

Votre bien aimée, peut-être.

MILDER

Je vous ai dit qu'elle était morte.

LA VIEILLE, à part.

Je l'avais oublié. (haut.) Qui sait ?

MILDER

Comment, qui sait !

LA VIEILLE

Serait-ce la première fois que des gens qu'on a cru morts... au
reste je puis me tromper, vous ne voulez pas me montrer votre
main.

MILDER, lui donnant sa main.

Tenez, puisqu'il faut cette ridicule cérémonie pour vous faire
parler.

LA VIEILLE, à part.

Voici mon embarras. (haut.) Voyons donc, Monsieur. En effet
voilà bien qui m'annonce que l'objet de votre flamme... que vois-
je ? (retroussant vivement la manche de l'habit) ces taches...
ah ! distes-moi, Monsieur... de quel pays êtes-vous ?

MILDER

Pourquoi cette question ?

LA VIEILLE, avec agitation.

De grâce, daignez me répondre, de quel pays êtes-vous ?

MILDER

D'un petit village de Westphalie.

LA VIEILLE.

De Westphalie ! c'est cela même. Connaissez-vous vos parents ?

MILDER

De pauvres paysans...

LA VIEILLE

Qui se nomment Milder ?

* MILDER *troublé.*

Oui... mais d'où vient...

LA VIEILLE.

Vous n'êtes pas leur fils.

MILDER

O ciel ! est-ce que sur ces marques de mon bras...

SCENE XII.

LA VIEILLE, MILDER, RUDALL *reparaissant.*

RUDALL.

Oh ! oh ! vous vous êtes donc laissé tenter , mon officier.

MILDER.

Cette femme s'imagine sans doute, parce qu'elle me connaît, je ne sais par quelle aventure, que je...

LA VIEILLE.

Ah ! monsieur, cette aventure est assez remarquable, pour qu'elle soit restée gravée dans ma mémoire.

MILDER.

Comment ?

LA VIEILLE.

C'est à moi, mon beau jeune homme, que vous devez la conservation d'une vie que les loups ou la faim menaçaient de vous enlever dans la forêt d'Eigenbach.

RUDALL.

Dans la forêt d'Eigenbach !

MILDER, *en même tems.*

Dans la forêt d'Eigenbach ! Ah ! parlez, parlez, ma bonne femme.

RUDALL.

O mon dieu ! me feriez-vous la grace... Oui, oui, parlez, parlez.

LA VIEILLE.

Il peut y avoir environ vingt ans... j'étais encore jolie alors.

RUDALL, *bouillant d'impatience.*

Oui, oui, charmante, j'en suis sûr. Mais au fait.

LA VIEILLE.

Je passais avec d'autres bohémiens par cette forêt, quand nous vîmes au pied d'un arbre, un enfant de trois ans tout au plus qu'une main barbare venait de dépouiller entièrement.

RUDALL.

Oui, oui, Après?

LA VIEILLE.

Nous le recueillîmes. Je pris cette innocente créature, je l'habillai, j'en eus soin comme de mon propre enfant. Mais au bout de quelques mois, la misère où nous étions me rendant ce fardeau trop pénible, et me trouvant dans un village de Westphalie, manquant de tout, je me vis forcée, non sans verser des larmes, de laisser ce pauvre petit chez un brave et honnête paysan, nommé Milder, qui voulut bien s'en charger.

RUDALL, *respirant à peine.*

Après? après?

MILDER.

En vérité, c'est bien moi!

RUDALL.

Vous, monsieur! cet enfant trouvé dans la forêt d'Eigenbach...

MILDER.

C'est moi, vous dis-je.

RUDALL.

O providence! quoi, vous... attendez... je suffoque... il faut...

MILDER.

Eh mais, brave homme, quel intérêt pouvez-vous prendre...

RUDALL.

Quel intérêt, juste ciel! un moment... que je sache si vous avez sur votre bras droit...

LA VIEILLE.

C'est à ces marques que je viens de le reconnaître.

RUDALL.

Embrassez moi, bonne femme! vous me rendez la vie. (*à Milder.*) Quoi, monsieur, c'est vous que... (*il tombe à ses genoux et lui baise le bas de son habit à plusieurs reprises.*)

MILDER, *le faisant relever.*

Que faites-vous donc?

RUDALL.

Oh! c'est le plus grand bonheur!...

LA VIEILLE.

Serait-ce votre fils, par hasard?

RUDALL.

Non, non, non, c'est bien mieux que cela, ma foi! oh! j'en perdrai la tête, la joie me rendra fou, c'est sûr.

MILDER.

Vous expliquerez-vous enfin?

RUDALL.

Oui, oui, je vais vous dire... (à la vieille.) Brave femme; mon sauveur, mon ange tutélaire, entrez chez moi, buvez, mangez, demandez tout ce que vous voudrez. Il ne vous en coûtera rien.

LA VIEILLE.

Le voilà donc ce bel enfant que j'ai tant regretté de ne pouvoir...

RUDALL.

C'est bon, c'est bon. Laissez-nous.

SCENE XIII.

MILDER, RUDALL.

RUDALL.

Monsieur, vous voyez devant vous le misérable qui vous avait exposé dans la forêt d'Eigenbach.

MILDER.

Toi!

RUDALL.

J'étais chargé de vous faire périr. Mais le ciel qui voulait conserver vos jours, a paralysé mon bras et m'a tout-à-coup ôté l'affreux courage de consommer mon crime. Depuis lors le remords ne m'en a pas moins poursuivi, je me disais toujours: le malheureux en aura souffert plus long-tems! Mais vous voilà, ce n'est que d'aujourd'hui que je respire.

MILDER.

Qui t'avait ordonné de me faire périr? qui suis-je donc?

RUDALL.

Le fils unique du dernier comte d'Aldorf.

MILDER.

D'Aldorf!

RUDALL.

Et c'est votre oncle, le comte actuel, qui avait résolu de vous perdre, pour hériter de son frère.

MILDER.

Juste ciel! que m'apprends-tu?

RUDALL.

Laissez faire, monsieur le Comte, le témoignage de notre bohémienne, le mien, celui de ces bons paysans à qui nous écrirons de venir reconnaître la femme qui leur a remis l'enfant, et puis certain papier qui est resté entre mes mains, il n'en faudra pas davantage pour vous faire rendre votre nom, vos biens et tous les droits de votre naissance.

MILDER, d lui-même.

Hélas! il est trop tard...

RUDALL.

Trop tard? non pas, non pas. Sachez que le papier dont je parle est un billet de la main même de votre oncle.

MILDER.

Il aurait eu l'imprudence...

RUDALL.

Ce ne sont que deux lignes, en termes insignifiants et qui ne pouvaient le compromettre ; mais il ne prévoyait pas alors qu'on aurait un jour à lui opposer d'autres témoignages qui devaient donner un sens fort clair à ces mots-là, soyez tranquille, tout s'arrangera.

MILDER.

Ah ! que je sois Aldorf, que je sois Milder, peu m'importe à présent que j'ai perdu tout ce qui pouvait me rendre un nom illustre si désirable ! — Mais cette Bohémienne... pourquoi m'a-t-elle dit comme Lucie, ce matin : *Allez à Holseim*? j'ai peine à définir le trouble que cet avis ainsi répété... Mon ami, va dire à cette femme que je veux lui parler encore.

RUDALL, sans bouger.

Oui, je vais...

MILDER.

Eh bien, qu'attends-tu là ?

RUDALL, tremblant.

Mon pardon, monseigneur.

MILDER.

Va, je te pardonne.

RUDALL.

Ah ! vous mettez le comble... mon repentir... ma joie... vous serez reconnu comte d'Aldorf, ou je ne m'appelle pas Rudall.

(Il rentre chez lui.)

SCENE XIV.

MILDER, ensuite ROSEMONDE et FRANK.

MILDER, seul d'abord.

Moi, comte d'Aldorf ! ma naissance me permettait d'aspirer à la main de la fille du duc d'Ofelden ! j'aurais pu lui plaire ! elle existerait encore peut-être et...

(Il aperçoit à la porte de l'auberge Rosemonde qui va pour sortir, et dont le voile est à demi écarté.)

ROSEMONDE.

Ciel ! (Elle rentre précipitamment.)

MILDER.

Grand dieu ! n'est-ce point une erreur de mes sens ? Rosemonde !

(Il court pour entrer dans l'auberge ; mais il est arrêté par Frank qui en sort.)

FRANK, *voulant le retenir.*

Où courez vous, monsieur ?

MILDER.

Laissez-moi, laissez-moi.

FRANK.

Si vous vouliez m'écouter...

MILDER, *le repoussant avec colère.*Laissez moi, vous dis-je. (*Il s'échappe et entre dans l'auberge.*)

SCÈNE XV.

FRANK, ensuite ROSEMONDE.

FRANK, *seul d'abord.*

Allons, il va la voir. Si j'avais pu le prévenir au moins ? son étonnement, sa joie, aux yeux de nos hôtes, vont tout découvrir et...

ROSEMONDE, *sortant par la porte charretiers.*

Frank ?

FRANK.

Ah ! madame.

ROSEMONDE, *montrant les ruines.*

Est-ce là ?

FRANK.

Oui, oui, passez vite.

(*Rosemonde passe rapidement et se perd dans les ruines.*)

Que vais-je dire au jeune homme à présent ? eh bien, il se sera trompé, n'y a-t-il pas des ressemblances...

SCÈNE XVI.

FRANK, RUDALL.

RUDALL.

Eh mais, dites donc, M. Frank, quelle singulière voyageuse avez-vous donc recueillie ce matin ? elle a disparu, et voilà notre jeune homme qui la cherche dans toute la maison, en disant que c'est la princesse Rosemonde.

FRANK.

Pure vision.

RUDALL.

Il faut le croire, car il serait fort étrange que la princesse se trouvât dans mon auberge, pendant qu'on l'enterre à Ofelden.

(*On entend des coups de fousts.*)FRANK, *courant voir dans le fond.*

Oh ! oh ! déjà madame la Baronne !

RUDALL, *courant voir aussi.*

Madame la Baronne ! eh ! vous ne m'aviez pas dit que notre bonne maîtresse revenait à Holseim !

FRANK.

Voilà qu'elle fait arrêter. Elle m'a aperçu, courons au-devant d'elle. *(Il sort.)*

SCENE XVII.

RUDALL, *seul.*

Parbleu, je ne puis mieux faire que de confier à la Baronne, mon heureuse découverte. *(Tirant un papier.)* Le voici ce précieux billet du comte. *(Il lit.)* « Rudall, cinq cents ducats, si tu fais ce que Fritz t'ordonnera. » Il n'est pas long, mais il a une date qui est foudroyante, mais il promet une somme qu'un misérable comme moi n'a jamais reçue pour le prix d'une bonne action. Oh ! c'est le coup du ciel le plus... allons, allons, vive la joie, ventrebleu ! depuis tout à l'heure, je pèse cent livres de moins. *(Il sort en courant par sa porte charnière.)*

SCENE XVIII.

FRITZ, *seul, venant de la gauche.*

C'est bien Milder que nous avons vu de loin, entrer dans cette auberge. Ah ! diable ! voilà madame la Baronne qui vient de ce côté. Allons retrouver nos gens que j'ai laissés au bord de cette forêt, nous y guétons l'arrivée de M. le Comte qui ne doit plus tarder.

(Il sortent par la gauche.)

SCENE XIX.

FRANK, LA BARONNE *venant du fond à droite.*

FRANK, *en entrant.*

Oui, madame, elle s'est cachée là dans ces ruines, parce que nous craignons à chaque instant, que M. le Comte n'arrivât.

LA BARONNE.

Je ne conçois pas ce qui amène le Comte ici et quelles relations il peut avoir avec l'hôte de cette auberge. Mais revenons au Duc qui quitte Ofelden, pour aller distraire son chagrin à la résidence; comme il m'a prévenue qu'il s'arrêterait dans mon château, je me suis hâtée de partir avant lui, pour pourvoir à la sûreté de

ma chère Rosemonde. Puisqu'un accident l'arrête ici, eh bien, qu'elle passe la nuit dans cette auberge, et ne vienne à Holseim que demain.

FRANK.

Mais je vous ai dit, madame, que M. Milder y est aussi dans cette auberge.

LA BARONNE.

Milder? je ne croyais pas qu'il aurait pris cette route: n'importe, il se lassera sans doute de chercher inutilement celle qu'il a cru appercevoir; que Rosemonde reste cachée dans ces ruines, jusqu'à ce qu'il soit parti.

FRANK.

Elle n'en sortira pas que je n'aille l'avertir. Cependant, voyez donc madame, comme le tems se couvre là bas! s'il allait survenir un orage, notre pauvre princesse serait là fort mal abritée.

LA BARONNE, *regardant le ciel.*

Tu as raison, comment faire? et le Duc qui va arriver! quant à Milder...

FRANK.

Le voici, madame.

SCENE XX.

Les Précédens, MILDER, RUDALL, *sortant de l'auberge.*

MILDER, *à Rudall qui le suit.*

Quoi, mon cher Rudall, tu n'as pu voir son visage!

RUDALL.

Non, monsieur, je vous le proteste.

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc, M. Milder.

MILDER.

Vous ici, madame la Baronne!

LA BARONNE.

Mais vous, pourquoi.

MILDER.

Ah! madame, je crois que les enchantemens se multiplient pour m'arrêter dans cette auberge. Tout-à-l'heure, sur le seuil de cette porte, une figure celeste qui m'a offert tous les traits de Rosemonde... Je vous en prie, madame, daignez m'expliquer ce que vous paraissiez regretter de ne pouvoir me dire ce matin. Est-ce que la princesse...

LA BARONNE.

Milder, je ne puis vous répondre. Je vais continuer ma route et si vous voulez m'obliger, vous en ferez de même à l'instant.

La Morte.

MILDER.

Non, madame, je reste dans cette auberge.

RUDALL.

D'ailleurs monsieur a une affaire à terminer ici, et nous avons besoin de vous, madame.

LA BARONNE.

Que veux-tu dire, Rudall ?

RUDALL, montrant Milder.

Souffrez, madame, que j'aie l'honneur de vous présenter M. le Comte d'Aldorf.

LA BARONNE.

Cet homme est-il fou ?

MILDER

Non, Madame, le hasard m'a fait rencontrer ici, et l'homme qui m'a jadis exposé dans la forêt d'Eigenbach, et la femme qui m'y a trouvé. La femme est encore dans cette auberge, et l'homme le voici. Je suis le neveu du comte d'Aldorf.

LA BARONNE

Juste ciel ! et vous ne me disiez pas d'abord... mais les preuves ?

RUDALL

Nos témoignages, Madame, et ceci. (il donne le billet.)

LA BARONNE

Voyons. (à elle-même.) C'est bien son écriture ! et cette date...

RUDALL

Oh ! elle est bonne, la date !

LA BARONNE

Quoi ? nous serions assez heureux... ah ! mon cher Milder, je n'ose encore me livrer à la joie que cette découverte. . .

MILDER

Mais, madame, cette découverte me rendra t-elle aussi...

LA BARONNE

Paix ! si vous êtes véritablement le comte d'Aldorf, vous pourrez... de grâce, ne m'interrogez pas.

MILDER, à part.

Je ne puis concevoir... (On entend de nouveaux coups de fouet.)

LA BARONNE

Va voir, Frank. Serait-ce déjà... .

FRANK, courant voir dans le fond.

C'est la voiture de monsieur le Duc, madame.

RUDALL

Eh jarni ! ce cavalier qui arrive aussi et qui s'approche de la voiture, n'est-ce pas...

LA BARONNE

Qui donc ?

RUDALL

Monsieur le Comte ; Madame.

LA BARONNE

Le Comte ! il vous faut l'éviter en ce moment, M. Milder. Elqi-

gnez-vous vite, et ne reparaissez pas que je ne vous le fasse savoir. Courez, que le duc ni le comte ne vous aperçoivent.

MILDER, *à part en sortant.*

Quel mystère me cache-t-elle donc ?

(Il court vers la gauche du côté de la forêt. Le théâtre s'obscurcit et le tonnerre se fait entendre.)

LA BARONNE.

O ciel ! voilà l'orage qui s'approche, et ma pauvre amie qui est là !

RUDALL, *accourant.*

Madame, voilà monseigneur le duc d'Ofelden qui vient ici avec ce damné comte.

LA BARONNE.

Le duc arrive à propos.

RUDALL.

Oui, madame, fort à propos pour me rassurer. Si l'un me tourmente, l'autre me protégera.

SCÈNE XXI.

Les Précédens, LE DUC, LE COMTE, des Domestiques.

LE DUC, *en entrant, au Comte.*

Vous ne m'aviez pas prévenu, Comte, que vous faisiez la même route que moi. Ah ! voici madame la Baronne, c'est peut-être comme nous, madame, pour laisser passer l'orage, que vous êtes venue chercher un abri dans cette auberge.

LA BARONNE.

Non, seigneur. Un objet de la plus haute importance m'a retenue ici ! et comme il est urgent que je vous en fasse part, veuillez bien entrer dans l'auberge avec moi.

LE DUC.

Est-ce que la chose me regarde ?

LA BARONNE.

Vous en jugerez, seigneur. (*au Comte.*) Pardon, monsieur le Comte, si nous vous laissons ainsi.

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

LA BARONNE, *à Rudall.*

Monsieur l'hôte, nous aurons besoin de vous.

RUDALL.

Tout à votre service, madame la Baronne.

(La Baronne entre dans l'auberge avec le Duc et toute la suite. Rudall va pour les suivre.)

LE COMTE, *retenant Rudall..*

Rudall, tu es un grand coquin.

RUDALL.

Vous ne m'apprenez rien, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Quas-tu fait de mon neveu?

RUDALL.

Votre neveu?... Rassurez-vous, monsieur, vous le reverrez.

LE COMTE, à lui-même.

Juste ciel! saurait-il que Milder...

RUDALL.

Est le comte d'Adolf, oui, je le sais et lui aussi.

LE COMTE, avec effroi.

Milder le sait aussi! (à Rudall qui veut sortir.) Un moment.

Il faut que tu me dises....

RUDALL.

Mille pardons, M. le Comte, leurs altesses m'attendent.

(Il s'échappe et rentre chez lui..)

SCENE XXII.

LE COMTE, FRITZ.

(L'orage augmente et les éclairs se multiplient.)

LE COMTE.

Je te retrouverai, misérable.

FRITZ, s'approchant tout doucement.

Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Ah! te voilà, mon cher Fritz. Tout est perdu, mon ami, Milder qui paraît être décidément mon neveu...

FRITZ.

Milder ne peut nous échapper. Il est ici, dans cette auberge.

LE COMTE.

Dans cette auberge! le Duc et la Baronne y sont aussi. Ils vont tout savoir, car, par une fatalité que je ne puis concevoir encore, Rudall a reconnu que Milder... (On entend un cliquetis d'épées.) Qu'en tends-je?

FRITZ, courant voir dans le fond.

O bonheur! Monsieur, c'est Milder qui se débat avec nos gens. Il ne sera pas le plus fort.

LE COMTE.

Heureuse conjoncture! mais prenons garde qu'on n'entende de l'auberge...

FRITZ.

Pas de crainte, seigneur. Tout nous favorise, l'orage et le tonnerre font plus de bruit que nous. Eh mais, voyons donc comme il se défend! Allons...

SCÈNE XXIII.

MILDER, les Hommes de Fritz et les Précédens, ensuite
ROSEMONDE.

(Milder arrive en reculant et se défendant de son épée contre les hommes de Fritz. Le Comte va se cacher au bord de la coulisse, et Fritz court aider ses gens. On désarme Milder.)

MILDER, se débattant.

Scélérats!

LE COMTE, se rapprochant.

Qu'on empêche ses cris et qu'on l'entraîne dans la forêt.

MILDER.

Au secours! au sec...

(Fritz lui ferme la bouche d'un mouchoir, tandis que les autres s'efforcent de l'entraîner vers la forêt.)

ROSEMONDE, paraissant au bord des ruines à la lueur des éclairs.

Que faites-vous, misérables?

LE COMTE.

Grand dieu! que vois-je?

FRITZ, et ses hommes.

La princesse!

[Ils lâchent Milder.]

MILDER

Rosemonde! ce n'est point une illusion!

LE COMTE, immobile de frayeur.

Par quel prodige...

SCÈNE XXIII.

Les Précédens, LE DUC, LA BARONNE, FRANK, RUDALL, LA VIEILLE, Toute la suite du Duc et de la Baronne, Paysans et Paysannes.

LE DUC, en entrant.

Quoi! chère baronne, ma fille respire! allons promptement...

ROSEMONDE, à part.

Ciel! mon père! [elle fait un mouvement pour s'éloigner.]

LA BARONNE

Arrêtez, ma chère Rosemonde.

LE DUC

Viens dans mes bras, ma fille.

ROSEMONDE

Mon père, vous daignez pardonner...

[Son père l'embrasse.]

LE DUC, au comte.

Monsieur, je vous retrouve à propos. (apercevant Milder.)
Ah!, et vous aussi mon ami. [Il lui serre la main.]

ROSEMONDE, à part.

Cette marque d'intérêt pour Milder...

LA BARONNE

Cela vous étonne, ma tendre amie. Apprenez donc...
[elle lui parle bas.]

LE DUC, au comte.

Ecoutez, monsieur. [à tout le monde.] Qu'on s'éloigne un instant.
[Tout le monde recule dans le fond.]

LE COMTE, inquiet à part.

Que me veut-il ?

LE DUC, à demi-voix au comte qu'il tire à l'écart.
Milder est votre neveu ?

LE COMTE

Je ne vous comprends pas, seigneur.

LE DUC

Désirez-vous que je me fasse mieux comprendre devant tout ce monde qui nous entoure ?

LE COMTE

Seigneur...

LE DUC, lui montrant le billet de Rudall.

Reconnaissez-vous ce billet ?

LE COMTE, à part.

Je suis perdu !

LE DUC, au comte, sur le devant.

Je vous propose un moyen de vous sauver, vous, du supplice, et votre parent du déshonneur. Le fils de votre frère a été perdu n'importe de quelle manière, on le retrouve, vous le reconnaissez, vous lui rendez son nom, ses titres, ses biens, alors il vous laisse la moitié de son immense fortune et vous prenez, l'engagement de quitter pour jamais l'Europe, aussitôt que tout sera réglé à cet égard. Acceptez-vous ?

LE COMTE

Je reconnaitrai mon neveu, je lui rendrai tout ce qui lui appartient, mais je ne veux rien de sa fortune et je ne partirai pas.

LE DUC

Si vous refusez de partir...

LE COMTE

Je ferai mieux. Un homme qui perd en un jour tout ce qui fit pendant vingt ans la gloire et le charme de son existence, doit cesser de vivre, ou c'est un lâche. Adieu, seigneur, je vais me hâter de satisfaire à tout ce que vous pouvez désirer de moi.

[Il sort.]

SCÈNE XXIV. ET DERNIÈRE.

Les Précédens, excepté le Comte.

[*Tout le monde se rapproche.*]

LE DUC

Ma fille, tout mon désir est de te voir enfin accepter pour époux le comte d'Aldorf.

MILDER

Ah ! princesse, serais-je assez heureux...

LA BARONNE, *souriant.*

Allons, madame, il faut vous résigner.

ROSEMONDE

J'obéirai, mon père, mais je ne vous promets pas d'oublier Milder.

MILDER

Rudall et vous, bonne femme. vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

RUDALL

Ah ! monsieur le comte... [*à la vieille.*] C'est pourtant nous qui faisons ce mariage-là.

FIN.